Reg: Rath Stranz		
Rittmeister Hoeppner		
Cons: Rath Jacob — 2 März.		
Int: Rath Schmidt		
General Lieut: v. Roeder		
Reg: Rath Krebs	13 Juli:	
Herr von Treskow — 15. ~~[illegible]~~ Octbr.		
Major von Roberts	18 Aug	
Professor Czwalina	25 Aug	
Major von Willamowitz	1 Septbr.	
General von Wrangel	8 Septbr.	
Lieutenant v. Schütz	15 Septbr	
Med: Rath Cohen —	22 Septbr.	
Capitain Metzenthien —	29 Septbr.	
Rittmeister v. Matiuss		
Land Ger: Rath Roy		
Rittmeister Hoffmann		
Capit. v. Pomiewitz. 2 ~~Febr~~ Nov.		

Capitain v. Roeppen.

Reg: Rath v Gumpert.

Referend: v Gumpert.

Obrist v Sommerfeld.

Lieut: v Falkstein | 17 Nabr:

Major v Willisen

Obrist v Graevenitz

Frau v Sartoris

Ober Reg: Rath Stroedel

Land Ger: Rath Röscher

Major v Wrantke

Capitain v Raumer – 16 Febr.

Naumann

v Beyer

Ober Appell: Rath Hausleutner

Justiz Rath v Reibnitz

Medic: Rath Sellinger

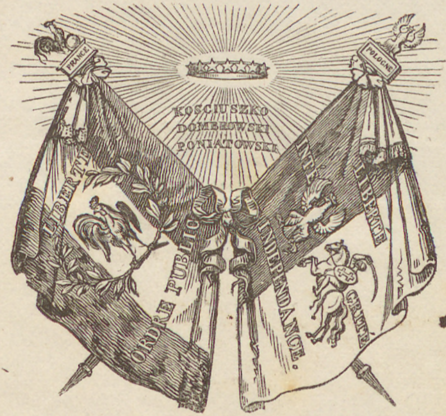
Referendar Weisfleder

[illegible]	
Capitain v Schmeling	
Capitain v Prittwitz	
Kr: Kommiss: Grassowski	
Major v. d. Hardt	
Lieutenant v Graevenitz —	16 Februar.
Intend: Rath Jung	
General v Hoffmann	
Oberst v Dierike	
Major Graf Brühl	
Major v Natzmer	
Ober: Pr: Flottwell	
Gen: Lieut: v Grolmann	
Reg: Rath v ~~[illegible]~~ Koelle	5 Jan
Obstlieutnant v Minutoli	12 Jan.
Director Wendt	
Ober Reg: Rath v Mühlbach	
Capitain v Löwenstern	
Hauptmann Müller —	19 Jan.
[illegible] Bedevils	26 J.

Major v Reichenbach.		
Lieutenant v Gansauge.		
Major v Bünting.		
Ober Reg: Rath v Neuhaus —	6t Octbr	
Oberst v Schlätte.		
Oberst v Reinbaben.	27 April.	
Reg: Rath Brzozowski. —	13 Octbr.	
Oberst: Zencker.		
Lieutenant Völcker.		
Gymn.-Lehrer Cibulowitz — —	20 Octbr	
Oberlehrer Mörske — —	27 Octbr	
Ob. Appellations G. R. Frömbold 3	Novbr.	
Lieut. v. Bönigk. — 17	Novbr.	
Lieut. Lengsfeld — 24	—	
Justiz-Commissions Rath Hoyer.	22 Decbr	
Oberst v. Tzerkow — —	15 Decbr	
Obstl. v. Lagerström —	13 April.	
[illegible]		

ESQUISSES

POLONAISES,



Au profit de la cause polonaise.

PARIS. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N° 54.

ESQUISSES

POLONAISES

OU

FRAGMENS ET TRAITS DÉTACHÉS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE POLOGNE ACTUELLE;

Par une Polonaise.

Ma voix n'est que le dernier son de l'écho...

PARIS.

HECTOR BOSSANGE, LIBRAIRE,
QUAI VOLTAIRE, N° 11;
AU COMITÉ POLONAIS, RUE TARANNE, N° 12.
AIMÉ-ANDRÉ, LIBRAIRE,
QUAI MALAQUAIS, N° 13.

1831

La révolution polonaise du 29 novembre 1830 fournira aux annales du monde des pages immortelles. Son histoire complète, attendue avec impatience, sera lue. Les matériaux, pour un pareil ouvrage, sont déjà préparés par les auteurs ou acteurs de ce drame imposant, et plus tard des plumes patriotes se chargeront de les coordonner. Une dame polonaise, d'une haute position, jalouse de fournir sa part dans la dette contractée envers son infortuné et glorieux pays, a conçu la première l'idée de retracer quelques souvenirs qui se rattachent aux événemens actuels. Elle a bien voulu confier à mes soins la publication de cet intéressant travail. Son manuscrit, parti de la Pologne le 3 mai, ne m'est parvenu que bien tard et après bien des difficultés. Je suis heureux de pouvoir répondre à une confiance si généreuse en le mettant au jour tel qu'il est sorti de la plume de ma compatriote Les fruits de la vente de cet ouvrage étant destinés au profit de la cause polonaise, et sans doute la sympathie vouée au nom polonais, l'intérêt dramatique et anecdotique de ces *Esquisses* les feront bien venir du public, qui accueille toujours, comme il le doit, une belle et honorable action.

Léonard Chodzko.

AVANT PROPOS.

Je ne suis qu'une femme...... Pénétrée des devoirs simples et modestes de mon sexe, c'est à les accomplir que j'ai consacré ma vie, dont tous les événemens, d'accord avec mes principes, ont concouru à me fixer dans la retraite. Ma plume n'a jusqu'ici servi qu'à l'expression de mes sentimens, ou de quelques pensées inspirées par la solitude, et qui n'ont eu d'autres confidens et d'autres juges qu'une amie. Mais dans le siècle extraordinaire où nous vivons, peut-on s'attacher à un plan de conduite invariable? Au milieu de ces étonnantes

révolutions qui ont changé le sort des peuples, est-il un être pensant qui ne se sente renaître à une nouvelle existence? Lorsque l'explosion du volcan a bouleversé toute la surface du globe, quel asile assez paisible peut nous mettre à l'abri de ses commotions? Sans renoncer aux avantages d'une obscurité dont un essai aussi imparfait ne peut m'arracher, j'ai été frappée par une observation qui est devenue l'idée-mère de cet écrit. Ce travail se présentant à mon esprit sous un point de vue d'utilité et de devoir, aussitôt j'ai écarté toute considération personnelle. J'ose donc, comme femme et comme étrangère, faire à l'indulgence du lecteur un appel bien différent de ceux sur lesquels on l'a blasé. Peu importe qu'un auteur qui doit rester à jamais ignoré, mérite le blâme ou l'éloge; puisse seulement la faiblesse de l'exécution ne pas nuire à l'intérêt du sujet! Tandis que le con-

naisseur, attaché aux règles de l'art, critique le tableau du jeune artiste, l'homme sensible laisse quelquefois échapper une larme d'attendrissement et garde le silence......

Embrasser d'un coup-d'œil une période historique, faire servir le passé à l'explication du présent, analyser l'influence que quelques esprits supérieurs exercent sur les événemens, et la réaction de ces événemens sur le reste des hommes, telle est la tâche de l'historien, telles sont les difficultés qui environnent l'une des branches les plus importantes de la littérature. Comment donc, après la lecture de ces pages éloquentes qui faisaient renaître à nos yeux les temps qui ne sont plus, trouve-t-on encore du charme à l'entretien du contemporain qui en fut le témoin? Comment, après des raisonnemens qui semblaient avoir tout éclairci, une anecdote inconnue, une peinture familière, ont-elles encore de l'attrait

pour l'esprit? C'est que les idées générales ne sont pas les seules instructives; c'est qu'après avoir suffisamment étudié les vastes aperçus qui sont, pour ainsi dire, le plan d'une époque mémorable, un esprit observateur descend volontiers aux détails qui leur servent de développement. Souvent d'une circonstance simple en apparence jaillit une lumière soudaine qui éclaire les replis du cœur humain. Ainsi, long-temps avant que le burin de Tacite ait livré à l'exécration de la postérité la sombre duplicité de Tibère, un mot, un geste, l'avaient trahi; et bien avant que l'histoire eût assigné à Henri IV la place qu'elle devait au meilleur des rois, *cette poule que chaque dimanche il aurait voulu voir au pot du paysan français* avait déjà fait connaître *le bon Henri*. Mais le récit d'une action, la citation de quelques paroles, ne servent pas seulement à peindre le caractère des individus, ils

peuvent quelquefois donner une idée juste de tout un peuple. Lorsqu'au sortir des montagnes de la Thessalie, le voyageur lisait sur un monument rustique cette inscription : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes tous morts ici afin d'obéir à ses lois*, quel discours aurait pu ajouter au respect que ce peu de mots venait de lui inspirer pour la législation de Lycurgue ?

Telles sont les pensées qui m'occupèrent plus d'une fois des actes de courage et de dévoûment de mes concitoyens. J'ai cru qu'un recueil de ces traits, si dignes d'être conservés, ne serait pas inutile à la cause de mon pays ; qu'il servirait à présenter dans leur véritable jour nos malheurs, notre fermeté, et les vues élevées dans lesquelles nous avons pris les armes, déshérités que nous étions de tous les droits de la grande famille européenne. Ce qui est noble et grand, la vertu, la vérité, n'ont qu'à

paraître pour entraîner la persuasion. Que l'on nous connaisse ! que l'on connaisse à fond ceux qui ont voulu nous imposer le joug de leur barbarie, qui ont voulu essayer si les Polonais se pourraient plier à des idées antérieures à tous les principes de la civilisation moderne ! Ah ! si le dénoûment de la lutte terrible dans laquelle nous sommes engagés est encore un mystère que se réserve l'avenir, que l'on sache du moins qui méritait la victoire ; pour qui tout être pensant, tout cœur généreux doit invoquer le ciel !

Je ne suis pas assez étrangère aux maximes qui régissent le monde politique pour me nourrir d'une entraînante illusion, et supposer qu'un enthousiasme chevaleresque pourrait nous offrir des secours inattendus. La diplomatie s'est déjà prononcée sur cette grave question, et ses calculs nous abandonnent seuls face à face avec un ennemi

qui est aussi celui de tous les peuples qui tendent à une régénération indispensable. Néanmoins je songe souvent avec joie aux changemens merveilleux opérés par cette opinion que Montaigne, sans concevoir peut-être toute la profondeur de ce qu'il disait, appelait *la royne du monde;* ce n'est point au 16e siècle que l'on pouvait avoir la juste mesure de son influence. N'est-ce pas l'opinion et sa force occulte qui deux fois a fait crouler le trône des Bourbons? n'est-ce pas elle encore qui mine lentement la puissance de ces Tzars dont l'empire s'étend dans deux mondes? Eux-mêmes, ils paraissent sentir quelle cause secrète en affaiblit les bases, puisqu'ils mettent tant de soins à se préserver d'une lumière qui les glace de terreur, comme si le mouvement de la terre pouvait être suspendu, et qu'il y eût quelque région oubliée du Créateur

que les rayons du soleil ne dussent pas éclairer tôt ou tard.

Cet ouvrage ne devrait être, ainsi que je l'ai déjà dit, qu'un recueil de *traits détachés*. Mais je n'ai point tardé à m'apercevoir que j'étais nécessairement entraînée fort au-delà de la simplicité de ce plan. Si j'avais écrit pour mes compatriotes, ma tâche eût été courte et facile, car un seul mot, un nom auraient suffi pour réveiller mille souvenirs. Il n'en est point de même lorsqu'on s'adresse à une nation éloignée; telle action, pour être bien comprise, a besoin d'être entourée de toutes les circonstances locales qui l'ont produite. Il a donc fallu recourir, comme à des explications indispensables, tantôt à des aperçus préliminaires, tantôt à des descriptions et à quelques peintures de mœurs qui pussent faire connaître le peuple polonais. Ce sont ces *esquisses* que j'ai appelées *fragmens*, car je sens combien

je suis restée au-dessous de mon sujet, et n'ai fait souvent qu'effleurer ce qu'un écrivain plus exercé aurait approfondi.

A côté du triste sentiment de mon incapacité, un rapprochement bizarre est venu frapper mon imagination. J'ai visité l'Italie. Je me souviens que dans une de ces villes qui sont comme autant de musées, le *cicérone* nous montrait avec une admiration toute italienne une *esquisse*, un *fragment* que Michel-Ange, dans un moment de loisir, avait crayonné sur le mur (1), et cette tête, ces légers contours, donnaient une idée aussi grandiose de la nature humaine, que l'imposant tableau du jugement dernier (2). Ainsi, une esquisse peut renfermer un sens profond, elle peut ouvrir à la pensée un champ vaste et fertile. Mais pour atteindre ce but, ne doit-elle pas être

(1) Ce dessin est une des curiosités de la Farnesina, à Rome.

(2) Tableau de Michel-Ange, au Vatican.

tracée par le pinceau d'un maître ?......
Non. La beauté physique, toute matérielle, n'est plus rien, si on la prive de ces exactes proportions dont l'art seul a le secret ; mais la beauté morale, la beauté intellectuelle, est marquée d'un caractère ineffaçable, et quelles que soient les paroles qui lui servent d'interprète, elle ne perd rien de sa touchante dignité.

Trop faible pour de plus grands travaux, la main d'une femme a posé quelques pierres d'attente. Puisse le génie les réunir un jour, et élever à la gloire de ma patrie un monument indestructible !

ESQUISSES POLONAISES.

FRAGMENT I.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES CAUSES DE LA RÉVOLUTION DE POLOGNE.

Comparaison eutre la Russie et la Pologne. — Système d'administration russe. — La Lithuanie. — Les députés polonais au palais impérial de Pétersbourg. — Un geste prophétique. — Ce que contient un bocal du musée de Pierre le Grand. — État militaire russe. — Idée nationale sur l'honneur. — La Pologne sous la domination de la Russie. — Police secrète, espions, torture, cachot. — Torture morale. — Lubowidzki et Blumer.

La révolution de Pologne doit être envisagée sous un point de vue élevé. Profonde dans ses causes, elle est le résultat des événemens et de la marche progressive de tout un siècle; profonde dans ses principes, elle peut être appelée la lutte des droits éternels de l'humanité et de la raison contre les prétentions de la tyrannie et de la violence. Abstraction faite

du sort des individus (si toutefois une semblable abstraction peut exister pour un être sensible), il ne s'agit pas seulement de l'avenir de la Pologne, il s'agit de savoir qui règnera sur une vaste partie de l'Europe, la force ou la justice, les lumières du dix-neuvième siècle ou les paradoxes de la barbarie et de l'ignorance; qui doit l'emporter enfin du vice ou des vertus civiques.

Une telle opposition est grave et frappante. Mais, exposée à être confondue avec ces déclamations auxquelles se livrent les passions haineuses, elle demande à être appuyée de preuves, qui se trouvent toutes dans la comparaison de la Pologne et de la Russie; comparaison sans laquelle on ne saisira jamais qu'imparfaitement la grande entreprise du 29 novembre.

Définir le caractère des Polonais est une tentative qui me fait sentir l'insuffisance de mes moyens. Doués par la nature de qualités fortement prononcées, et que la liberté sans bornes de nos ancêtres a laissé se développer sans contrainte; depuis, soumis à tant de vicissitudes, bercés d'espérances et de triomphes, frappés de revers et de catastrophes,

entraînés par des illusions généreuses, et foulés par tout ce que la cruauté a d'atroce et la trahison de vil, on sent que les traits caractéristiques d'un tel peuple ne seront jamais bien saisis que par un écrivain de premier ordre. Mais, si un coup d'œil d'aigle peut seul pénétrer la cause, l'effet se manifeste à tous les regards et à toutes les capacités. Cet effet, c'est le sentiment avec lequel les Polonais supportent le malheur; le courage, la constance qu'ils ne cessent de lui opposer. Je me bornerai ici à une observation.

Parcourons les annales du passé, et nous verrons que toujours l'affaiblissement moral d'un État en précède et achève la ruine : ainsi que le Créateur dans les derniers périodes de notre vie mortelle allége nos souffrances en nous en ôtant le sentiment, la décadence de l'esprit national des vaincus fait succéder un abattement léthargique à une sensibilité qui serait déchirante. Lorsque l'invasion de Hérules renversa le plus grand empire du monde, les Romains du cinquième siècle purent vivre tranquillement au pied du Capitole asservi. Il n'y eut plus de Caton pour mourir sur les débris de Rome. Un peuple déchu peut cal-

culer froidement les chances de gain que les désastres publics offrent aux particuliers, et, renonçant aux liens qui unissent si fortement les citoyens du même pays, se renfermer dans les jouissances abjectes de l'égoïsme.

Ce ne fut point en de telles dispositions que nous surprit le coup mortel de 1794 : alors, au contraire, nous marchions à pas de géans vers une glorieuse régénération; alors le désintéressement, l'enthousiasme, toutes ces sources de grandeur et de prospérité publique nous élevaient au-dessus des sentimens et des considérations vulgaires. Le coup fut sûr et meurtrier, la victoire honteuse, puisque nous étions sans défense. Le poignard nous atteignit au cœur, mais il ne le glaça point. Tout un foyer d'existence se concentra dans l'âme brûlante de ce corps social qui, abattu, mutilé par la tyrannie, ne fut jamais un cadavre inanimé; comme ces ombres qui viennent troubler une conscience criminelle, nous ne cessâmes point d'apparaître aux monarques dont le crime politique nous a voués à d'éternelles douleurs.

Tel est le mystère du cœur humain, que ses sentimens les plus passionnés sont ceux

qui ont à lutter contre de plus grands obstacles. Tandis qu'une politique barbare disait de la Pologne : *Elle n'est plus!* la patrie devenait pour nous un objet cher et sacré, et l'attachement au pays natal, vif comme tous les penchans des Polonais, prenait le caractère d'une passion ; passion sublime, puisque, dans l'oppression, elle nourrissait en nous l'amour de l'indépendance et faisait passer dans notre dégradation même une nouvelle énergie. Lorsque l'esclavage produit de semblables résultats un pays peut être physiquement asservi, mais ce peuple reste moralement invincible; sa force se manifeste par une réaction continuelle, et au moment marqué par la Providence, la lutte recommence.

Telle est la nation que les vicissitudes du sort ont associée, avec tous ces élémens de liberté, aux destinées de la Russie! et cette union aurait pu être calme et durable!

Lorsqu'il s'agit de décrire un État, dont les individus ne peuvent être regardés que comme les rouages d'une machine mise en mouvement par une impulsion étrangère, il y aurait méprise à vouloir remonter aux idées ou aux opinions nationales; tout se borne à

bien saisir la nature de cette force motrice à laquelle les masses obéissent sans résistance. A-t-on réussi, le détail des mœurs n'est plus qu'un élément pour la curiosité et se devine aisément. On le sait en Russie, cette force motrice c'est la volonté du souverain, et pour être tout-à-fait juste, elle est dans la forme du gouvernement établi.

Loin de moi la partialité vulgaire qui charge un ennemi d'accusations exagérées! La vérité échappe où l'exagération commence; et la vérité, comme la justice, n'est-elle pas notre unique appui? D'ailleurs, lorsque mes concitoyens professent les sentimens les plus généreux, lorsqu'ils protestent que ce n'est point une haine nationale qui arme leurs bras, et qu'ils veulent, au contraire, apporter à leurs oppresseurs l'indépendance pour laquelle ils combattent, pourrais-je manquer à des vues si élevées et à l'impartialité? Ah! loin de chercher à charger le tableau de la démoralisation russe, je m'engage plutôt avec répugnance, avec dégoût, dans ce dédale de vénalité et de bassesse.

On se représente en Europe le pouvoir des Tzars toujours armé du knout; il est vrai que

ce sceptre cruel l'aide à régner par la terreur; mais ce n'est pas lorsque le bourreau est son ministre que la tyrannie est la plus odieuse; c'est lorsqu'elle cherche à porter la corruption jusqu'au fond de l'âme, afin de n'avoir de sujets que des esclaves; c'est lorsqu'elle s'efforce d'arracher aux opprimés le dernier bien, la dernière consolation qui leur reste, une conscience irréprochable. Les législateurs ont toujours été mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité, parce qu'ils tendaient au perfectionnement moral du genre humain; la *législation des oukases* est occupée d'autres soins! Un double calcul d'économie et de despotisme a donné naissance au plus monstrueux système d'administration qu'un publiciste puisse concevoir. Il est de principe en Russie de ne donner aux employés qu'une pension si modique, qu'elle suffit à peine aux besoins de la vie. On exige cependant qu'un certain éclat ajoute à la dignité de ces représentans de l'autorité souveraine. Aussi est-ce une chose tacitement convenue, que la vénalité et les exactions doivent servir de supplément à la libéralité du fisc; et le gouvernement atteint par ce moyen le double but de diminuer les dépenses de

l'État, et de s'assurer un grand nombre d'hommes prêts à tout. Au milieu de ce brigandage systématiquement organisé, quelque citoyen ose-til parler de *justice* ou de *probité*, ses collègues s'élèvent aussitôt contre lui, et ne lui laissent que l'alternative d'une connivence coupable ou de la perte de sa charge; car il ne doit pas manquer un anneau à cette longue chaîne de déprédation qui se rattache aux premiers dignitaires de l'empire.

La Lithuanie, plus malheureuse encore par le souvenir de ses libertés anéanties, forme une subdivision particulière du mode d'administration dont je viens de donner une faible idée. Les seigneurs russes sont à l'abri des vexations parce qu'ils laissent leurs propriétés territoriales entre les mains de fermiers qui les font valoir, et c'est sur cette classe subalterne que retombe avec impunité l'oppression des employés. Mais la noblesse lithuanienne, fidèle aux mœurs polonaises, et fixée dans ses terres, où elle dirige les soins ruraux, est en butte à toutes les persécutions de la cupidité, et n'a qu'un moyen de s'en garantir. Chaque gentilhomme de campagne a un protecteur soldé. Le choix de ce protec-

teur prenant une importance proportionnée à la fortune du protégé, ce patronage remonte jusqu'aux sénateurs, jusqu'à ces magistrats auxquels l'intégrité devrait ouvrir les portes du conseil suprême. Ainsi les riches propriétaires lithuaniens ont tous une *excellence pensionnée* à Pétersbourg : singulière parodie des institutions romaines, qui, partageant le peuple en patrons et cliens, cherchaient à unir tous les membres du corps social par les liens indissolubles du bienfait et de la reconnaissance. Ce sont des chaînes de fer qui cimentent l'union de la Lithuanie avec l'empire russe; et qui les rompra, si ce n'est le courage et le désespoir? Il n'est pas ici question de ces conquêtes qui n'intéressent que l'ambition du souverain; c'est une proie que le premier ordre de l'État ne se laissera arracher qu'après l'avoir disputée avec acharnement. Un incident curieux et récent prouve l'importance que le sénat russe attache à la possession de la Lithuanie. Lorsque le député Jezierski fut admis en la présence de l'empereur, il ne le trouva point inaccessible à toute idée d'accommodement et même de concessions. Nicolas l'écoutait en marchant à grands pas; mais au seul

nom de Lithuanie, il se retourna subitement : *La Lithuanie!* s'écria-t-il, *ne m'en parlez jamais! Elle me coûterait cela!....* et sa main se portait à son cou avec un geste significatif. Dans cet instant, le reflet de la lampe éclairait d'une lueur pâle le front de l'empereur, tandis que sa main achevait le geste fatal. Le député polonais frissonna ; le souvenir de Paul le glaçait d'horreur. Quelle vue, en effet, pour le citoyen d'une nation qui jamais ne se souilla du sang de ses rois, que ce palais jadis témoin des derniers râlemens de l'infortuné, et maintenant redevenu calme, somptueux ; habité par un souverain également tout puissant, ébloui du même prestige!.... Malheureux autocrate ! y avait-il dans ton geste quelque chose de prophétique, puisque le Russe, esclave servile tant qu'il te permet de vivre, ne te laisse à la mort que l'alternative du poison ou du lacet? Mais quittons ces cruelles prévisions de l'avenir pour étudier encore les causes secrètes qui, à tant de reprises, n'en ont que trop hâté l'accomplissement.

L'état militaire dont, l'honneur doit diriger toutes les actions, n'est point en Russie à l'abri des piéges tendus à l'honnêteté. Chaque

colonel est une espèce de fermier, qui pour une somme convenue doit pourvoir à l'entretien de son régiment. A quels détails ne faudrait-il pas descendre pour donner une idée des abus d'un bail qui livre aux inventions de l'avarice des milliers d'hommes! Le revenu d'un régiment de cavalerie est évalué à environ 20,000 roubles, argent blanc; celui d'un régiment d'infanterie, à 25,000 roubles, perçus sur les privations de tout genre de malheureux qui ne songent pas à demander justice, car ils n'ont pas même encore entrevu que cette justice peut être égale pour tous. D'ailleurs à quoi servirait une semblable tentative? La subordination ne permettant au subalterne de porter plainte que par l'intermédiaire de ses supérieurs, chaque réclamation est étouffée dans sa source. On peut se demander après cela comment le soldat trouve le moyen de subsister. N'a-t-il pas les mêmes ressources que ses officiers? On lui permet d'en user largement, et si un vol est découvert, le coupable répète en soupirant le proverbe russe, qui dit : *Le voleur maladroit mérite d'être puni!*

Et qu'on ne se figure point que ce soient

là de ces abus ignorés, mystérieux; le gouvernement lui-même en est le moteur secret, et il se méprend si peu sur le véritable état des choses, que l'élévation d'un colonel au grade de général est regardé comme une disgrâce : chose étrange! La Russie, à demi sauvage, ne possède aucun des avantages qui peuvent compenser les lumières dont s'honorent les pays policés, la bonne foi, la sincérité, la droiture, ces qualités de l'homme : tout sur ces plages lointaines étonne souvent et attendrit le voyageur sur ce malheureux pays, où pèsent à la fois les vices de la barbarie et ceux de la décrépitude. A peine Européen, à le juger d'après les mœurs de la majorité de ses habitans, il étonne par une corruption à laquelle nulle autre ne saurait être comparée; car ce n'est point ni fragilité humaine, ni entraînement des passions, c'est la conséquence calculée d'un système méthodique. Serait-ce qu'un peuple ne peut franchir impunément l'intervalle immense de la barbarie à la civilisation, et en est-il de l'homme comme de ces végétaux dont une chaleur factice a trop hâté la maturité et que la nature dédaigne de marquer du sceau de sa perfection? C'est peut-

être un des argumens les plus concluans contre le pouvoir absolu, que ce résultat des efforts d'un despote pour répandre les lumières par la force et la terreur. Obéi sans être compris, il donna à ses serfs quelques nouvelles habitudes; mais il n'enrichit pas leur intelligence d'une seule idée neuve (*).

(*) Il ne sera point inutile de citer ici un trait peu connu, et qui vient à l'appui de ce qu'on vient de lire; je le tiens d'un homme qui a marqué avec distinction dans la révolution de 94, et dont le noble caractère était au-dessus des soupçons que pourrait exciter un récit à peine croyable. Ce digne vieillard me racontait souvent que, parmi les curiosités de Pétersbourg, on lui avait montré un objet dont il se souvenait encore avec pitié et horreur. Pierre le Grand rencontre une jeune fille dont la ravissante beauté le frappe d'étonnement. Les boyards de sa suite conviennent que jamais ils n'ont vu une réunion aussi accomplie de charmes et de fraîcheur, et le tzar finit par trouver qu'il serait dommage d'abandonner aux ravages du temps ce chef-d'œuvre de la nature. Aussitôt ses ordres sont donnés. Le croira-t-on? on arrache l'infortunée des bras de sa famille, on lui tranche la tête, et cette tête conservée, dans un bocal, devient un des ornemens du musée de Pétersbourg. Le comte Z.... avait conservé une impression si forte de cette inconcevable atrocité, que jamais je ne pus l'amener à convenir que le héros de la *Petreïde* ait été un homme de génie, opinion que je suis loin de partager, car peut-être la rudesse des mœurs de Pierre donne-t-elle elle-même quelque chose de plus extraordinaire à cet amour des sciences qui lui fit

On voit qu'en gouvernant par le knout, les tzars sont conséquens. Il n'y a plus d'autre frein que la terreur, là où tout sentiment de probité et d'honneur est étouffé. Oui *d'honneur!* ce mot ne m'a point échappé. Ce sentiment si fort, si puissant, qui souvent peut suppléer à la loyauté, serait une entrave incommode dans un ordre de choses où chaque principe d'opposition a été soigneusement détruit. De l'honneur à la fierté il n'y a qu'un pas; de tous deux naîtrait l'amour de l'indépendance. Aussi le danger a-t-il été prévu de loin, et une subordination despotique nivelle-t-elle avec sa main de fer tout ce qui tend à élever l'âme. Le croira-t-on? le militaire lui-même n'a sur l'honneur que des notions grossières; l'appât des emplois et du gain, une obéissance aveugle et passive, voilà ce qu'on a mis à la place. Un officier supérieur a le

vaincre tant d'obstacles. Quoi qu'il en soit, on ne s'étonnera plus des mesures qui servirent à l'exécution de ses vastes desseins, puisque l'innocence d'un être faible et charmant ne pouvait rien sur ce cœur de bronze. Pierre était un de ces hommes qui sont nés pour exercer une grande influence sur ses semblables. Mais on peut se demander, s'il leur a porté bonheur ou malheur!

droit d'employer avec ceux qu'il commande des corrections que partout ailleurs on regarde comme infamantes, sans qu'aucune réclamation soit possible. Le frein de l'opinion n'existe point. Les ricochets d'injures et de coups parcourent les différens grades de l'armée : ainsi, tout le poids d'affreuses représailles retombe sur le malheureux soldat, qui seul a pour asile l'étrange point d'honneur de supporter les coups sans se plaindre.

Je m'arrête ; le résumé de ces monstrueuses, de ces révoltantes combinaisons formerait à lui seul un volumineux ouvrage, dont le lecteur ne retirerait d'autre fruit qu'une impression d'horreur et de misanthropie. Que ne puis-je oublier moi-même ce qui tant de fois a glacé mon imagination et mon cœur !

Cependant la tâche pénible qui m'était imposée n'est pas à sa fin ; il me reste à dire quelques mots de la position de notre malheureux pays sous la domination de la Russie. La foi des traités semblait nous garantir un avenir tranquille, et les formes constitutionnelles de notre nouveau gouvernement nous firent espérer que, si le même sceptre allait gouverner le Polonais et le Russe, une

barrière insurmontable ne permettrait jamais que les principes tyranniques et corrupteurs de nos voisins franchissent les limites du sol de la patrie. C'était précisément ce dernier envahissement que méditait la Russie. L'oubli de tout intérêt personnel, une fierté incapable de plier devant le droit du plus fort, voilà les vertus civiques de nos aïeux ; voilà le glorieux, l'unique héritage qu'ils nous ont laissé sur cette terre frappée de tant de maux. Mais, aux yeux d'un pouvoir ombrageux, notre esprit national n'était qu'une contagion dangereuse, et nos libertés un contraste, un point de comparaison dangereux pour l'empire russe. Ainsi, par esprit de conservation comme par esprit de conquête, l'autorité qui aurait dû nous protéger devint l'ennemie implacable de nos opinions et de nos sentimens héréditaires. On commença par introduire peu à peu les moyens qui font de tous les employés russes des instrumens serviles des volontés du gouvernement. Néanmoins la tactique habituelle de ce dernier nous fit l'honneur d'user avec nous de plus de ruse et d'habileté. En diminuant les pensions attachées aux charges publiques, on employait

les produits de cette épargne en gratifications; salaire odieux de l'abandon des principes! L'administration militaire fut celle de l'armée russe, c'est-à-dire que les frais d'équipement du régiment furent confiés au colonel, autant pour environner de piéges sa probité, que pour avoir un moyen sûr de le perdre des difficultés artificieuses sur l'authenticité des comptes. Lorsque l'expérience eut prouvé que l'or était un appât suffisant, le despotisme perdit son caractère menaçant et sombre. On conçoit que, dans un siècle ignorant et barbare, des hommes que la rudesse de leurs mœurs rendait terribles jusque dans leurs divertissemens ont dû entourer la justice d'un appareil effrayant pour l'innocent et le coupable; il y avait une sorte de bonne foi dans cette cruauté. Mais que dire en voyant la barbarie du moyen âge reparaître au milieu de notre civilisation, et repoussé avec horreur, le monstre parvenir à ses fins à force de duplicité et de persévérance? L'inquisition politique organisée par le grand-duc avait ses cachots, ses instrumens de torture, et cinq mille espions liés par un serment sacrilége. Rien ne pouvait détourner les coups

de ce tribunal secret. Cependant la main qui frappait attendait sa victime dans quelque piége, et c'était au nom de la loi que s'accomplissaient les violences les plus illégales. C'était une formalité convenue, à laquelle on ne manquait jamais. Mais une fois au pouvoir des satellites vendus à Constantin, la justice n'était qu'un mot dérisoire; on joignait l'ironie à la cruauté. En vain des milliers d'innocens, sûrs du témoignage de leur conscience, ont-ils sollicité leur jugement comme la seule faveur à laquelle il leur fût encore permis d'aspirer, leur jugement, c'était d'avoir attiré l'œil méfiant d'un despote; l'unique réponse à leurs plaintes et à leurs prières, c'étaient les tourmens de la torture, tant qu'on se flattait de leur arracher quelque aveu important, et lorsque la curiosité était lasse ou satisfaite, un éternel oubli les ensevelissait au fond de quelque cachot. Jamais l'homme qui avait été précipité dans ces sombres repaires ne reparaissait parmi les vivans; ce mystère infernal ne devait avoir d'autres témoins que les victimes et les complices.

L'animosité est si loin d'avoir dicté cet écrit, que je me hâte de reconnaître que des

crimes innombrables ont été commis sans que le grand-duc en ait eu la moindre connaissance. Les officiers de la police secrète agissaient pour eux, et se jouaient souvent avec effronterie de la vie et de la fortune des citoyens.

Il me reste à dévoiler un genre d'atrocité dont la honte doit s'attacher à la mémoire du grand-duc. Ce froid calcul de la perversité formera un des traits principaux d'un personnage historique, lié à des événemens importans en partie amenés par lui. Loin d'accorder son estime à ceux qui rejetaient ses propositions dégradantes, le Tzarévitsch n'avait plus de repos qu'il ne parvînt à les perdre ou à les flétrir. Souvent c'étaient les plus tendres affections que l'on mettait en jeu pour atteindre un but infâme, et les peines morales devenaient entre ses mains un moyen de corruption, comme la torture et les fers un moyen de terreur. Ah! sans doute, rien n'est comparable aux tourmens d'une conscience criminelle; mais la crainte d'être à jamais séparé de tout ce qui nous attache à la vie, l'horreur d'une mort affreuse ne peuvent-elles pas trouver dans le cœur humain un moment de faiblesse? Voilà où la ven-

geance de Constantin attendait ceux qui avaient osé lui résister.

Mais une semblable accusation ne doit pas être séparée des faits qui lui servent de preuves. J'en choisis quelques-uns qui peuvent avoir de l'intérêt en ce qu'ils donnent de nouveaux détails sur deux personnages connus.

M. Lubowidzki, que la nuit du 29 novembre vit figurer comme un objet de mépris public, et qui depuis, prisonnier d'état, a trouvé le moyen de fuir et de passer à l'étranger, était jadis un homme intègre et attaché aux principes de l'honneur. Chargé d'une famille nombreuse, et n'ayant aucun bien fonds, ce concours de circonstances devait faire tomber sur lui les vues du grand-duc. Les premières tentatives échouent; M. Lubowidzki repousse avec fermeté des propositions qui tendaient à faire de lui le rebut de la société, un espion. Bientôt le Tzarévitsch semble avoir tout oublié, M. Lubowidzki paraît jouir d'une faveur honorable; alors on fait jouer des ressorts plus compliqués : sa position l'obligeait à une stricte économie. « Mon ami, lui dit un agent exercé à » l'artifice, vous voyez que le grand-duc vous

» veut du bien. Je sais qu'il vous destine un » emploi plus analogue à votre mérite, et qui » assurera le sort de votre famille; mais aupa» ravant il désire que vous vous attiriez plus » de considération, afin de justifier son choix. » Tenez maison, prenez un extérieur conve» nable à votre élévation future. La vice-prési» dence de Varsovie peut payer cette avance. » M. Lubowidzki céda à ces perfides insinuations : forcé de suppléer à la modicité de ses revenus par des emprunts continuels, ses dettes augmentent toujours; le temps passe, l'espérance qui l'avait séduit devient toujours plus vague; ses créanciers perdent patience et finissent par le menacer tous à la fois d'un procès qui doit achever sa ruine. Enfin, il reconnaît trop tard l'imprudence de sa conduite, lorsque le Tzarévitsch lui envoie tout à coup sa démission. Frappé comme de la foudre, l'infortuné père de famille jette un regard douloureux sur cette habitation dont le luxe lui reproche hautement sa crédulité et sa folie; sur ses enfans, sur ces habits somptueux qui seront peut-être bientôt remplacés par les habits de la misère. A cette vue, il s'arrache des bras de sa femme; sans lui

répondre, il s'élance hors de la maison, va se jeter aux pieds du grand-duc... Le malheureux était à lui (1).

Le général Blumer, qui périt à l'attaque du Belvédère (2), était aussi un de ces militaires que le Tzarévitsch trouvait toujours rebelle à ses volontés lorsqu'il exigeait une injustice. Il s'agissait précisément d'une condamnation que l'on voulait autoriser par les formalités d'un jugement, et M. Blumer osait résister!.. On lui demande les comptes de l'administration de son régiment, sans lui donner le temps de s'y préparer, et il était aisé de jeter de l'ombre sur une conduite loyale par une telle manière de procéder. Enfin M. Blumer,

(1) Je me hâte d'ajouter que M. Lubowidzhi n'a jamais rempli par lui-même l'odieux emploi d'espion; il recevait seulement les rapports que les autres lui adressaient. Souvent même il employa son pouvoir à secourir les malheureux. Cependant les agens de la police secrète trouvaient toujours en lui un protecteur; plus d'une fois, lorsque leurs cruautés donnaient lieu à des affaires criminelles, à des accusations de traitemens barbares et de meurtres, M. Lubowidzki les arrachait à la justice des tribunaux. Agissait-il alors d'après des ordres supérieurs? C'est ce qu'on ignore et ce qu'on ne peut deviner.

(2) La maison du grand-duc près la barrière de Mokotow, à Varsovie.

de juge devient accusé. D'un côté on lui montre tous les avantages de la faveur; de l'autre, la ruine de sa famille, le déshonneur, les tortures, et une captivité qui n'aura d'autre terme que la mort. Sa force l'abandonne, il signe le décret sanguinaire; son nom, vendu par lui, confirme encore dix-huit arrêts de mort, et le 29 novembre on a trouvé son corps couvert de dix-huit blessures.

Traits Détachés

ET ANECDOTES

I.

Comment le grand-duc reçoit une pétition. — Cruauté et regret. — Général Sierawski. — Un duel. — Tête-à-tête dramatique. — M. Kourouta. — Dîner au Belvédère. — Une hache. — Un chanteur décapité. — Conversion du grand-duc. — Ce que deviennent ceux qui l'ont tentée. — Mot de la princesse de Lowicz. — Son portrait. — Un palais de fées. — Le Belvédère à louer. — Découvertes mystérieuses. — Rencontre nocturne du Tzarévitsch avec le consul de Prusse M. Schmidt, le 29 novembre 1830. — Voyage d'un chiffon de papier.

On a justement observé que pour être véritablement impartial, il ne faut pas sur le témoignage d'une action isolée asseoir une opinion décisive. Je continue donc le portrait

du grand-duc en le représentant dans diverses situations ; cruel et repentant, cherchant à inspirer la crainte et quelquefois réduit à l'éprouver ; tantôt au milieu des militaires dont il était généralissime, tantôt dans ses courses à Varsovie, au Belvédère enfin.

Un sous-officier injustement dégradé crut pouvoir manquer à une formule de discipline en adressant une pétition directe au Tzarévitsch. Sa parfaite innocence, les refus inhumains qu'il avait essuyés l'y déterminèrent. Est-il au monde une loi contre la prière? La rejeter n'est-ce pas assez punir celui qui demandait grâce? Cependant le Tzarévitsch ordonne que quinze bataillons se réunissent pour une de ces exécutions dont un mot de sa bouche était le signal. On traîne le coupable, lié et étendu sur un chariot, entre les haies de soldats dont tous doivent le frapper. Le chariot n'atteignit pas la moitié du chemin ; le condamné avait succombé sous les batogs.

Un porte-enseigne qui commandait un poste, au moment où on allait le relever cou-

rut à deux pas de là acheter dans une boutique une feuille de papier pour écrire son rapport. Au moment où il revenait au poste, il aperçut le grand-duc, et s'entendit appeler par lui avec sa voix de tonnerre. Sans lui adresser un mot, le Tzarévitsch le fait dépouiller de ses habits, et pendant une heure entière il contemple le martyre de l'infortuné qu'on accable de coups en sa présence. Après cette révoltante exécution, le coupable, sans connaissance depuis long-temps, fut porté à l'hôpital. Le lendemain, la fureur du grand-duc apaisée, il ordonna avec menaces aux médecins de l'hospice de guérir le malade qu'il leur avait envoyé; mais sa victime n'existait plus ! Instruite du malheur de son fils, la mère du jeune homme accourt, demande à le voir : on refuse obstinément de la laisser entrer; on la berce de vaines espérances. Enfin, elle devine la terrible vérité, et son désespoir ne connaît plus de mesure: elle appelle toutes les vengeances du ciel sur l'assassin. Le grand-duc effrayé veut qu'on l'amène devant lui; il croit à la possibilité de la consoler; il ose lui offrir un dédommagement de 5,000 florins. « Va, barbare, s'écrie la malheureuse mère, je ne te

» vendrai point le sang de mon fils! Puisse-t-il » retomber sur ta tête ! »

Que de pages ne pourrais-je pas remplir de traits semblables !

Rien n'égalait l'antipathie du grand-duc pour nos anciens généraux formés à l'école de Napoléon. Souvent ces braves, couverts d'honorables cicatrices, se virent exposés à des avanies publiques pour des délits importans seulement aux yeux d'un capitaine de parade. Depuis quelque temps le Tzarévitsch était lassé de la présence du général Sierawski, qui depuis les campagnes d'Italie a partagé la gloire et les revers du héros des batailles. Un jour, après avoir passé devant lui avec toute la vivacité de l'humeur, le grand-duc aperçoit un soldat de son régiment dont la poitrine, énormément rembourrée à la manière russe, ne l'était pas avec assez de rectitude. Aussitôt il s'élance de son cheval, déboutonne l'uniforme du coupable, en arrache un paquet de linge et le jette à la figure du général : tout cela fut l'affaire d'un instant. Sierawski saisit son épée, fixe sur celui qui osait l'offen-

ser un regard fier et terrible; mais une réflexion subite paralyse ce premier mouvement. Il pâlit, chancelle, tombe dans les bras de ses officiers, qui l'entourent avec sollicitude et respect. A peine revenu de son évanouissement, M. Sierawski donne sa démission : c'était ce que le grand-duc avait prévu, et ce qu'il désirait.

Plusieurs années s'écoulèrent, et j'ignore par quelles circonstances le vénérable vétéran rentra au service; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y rapporta la même fermeté de caractère, et que le moment où cette fermeté devait être mise à l'épreuve ne tarda pas à se présenter.

Un capitaine polonais, époux d'une femme charmante, avait accueilli dans sa maison un jeune lieutenant, qui bientôt devint de sa part l'objet de la plus violente jalousie. Un jour il entraîne son hôte dans un jardin, et lui demande avec empressement une explication. L'officier, affligé autant que surpris, lui représente que c'est attaquer son honneur que de supposer qu'il puisse payer une hospitalité généreuse par la plus noire trahison, et entraîné par l'espoir de calmer un soupçon injuste, il

rappelle au mari ombrageux toutes les vertus qui lui répondent de sa femme. Hors de lui, le capitaine n'écoute que sa passion : « Ton » honneur ! s'écrie-t-il, ah ! il est en mon » pouvoir ! » et il frappe l'imprudent jeune homme...... Un cri douloureux jette l'alarme dans les environs. De nombreux spectateurs accourent. Le capitaine, baigné dans son sang, venait d'expirer, et son adversaire, plus malheureux encore, immobile, pétrifié, fixait sur le cadavre étendu à ses pieds des yeux où se peignait l'égarement du désespoir.

Cette tragique aventure, parvenue à la connaissance du grand-duc, devint l'objet d'une affaire criminelle. Mais plusieurs témoins ayant déposé par quelle injure le capitaine avait provoqué son adversaire, ce dernier fut absous de la peine capitale, que l'on commua en quelques années de prison. Le Tzarévitsch prit à sa condamnation un intérêt particulier; ses principes russes sur la subordination se révoltaient en voyant un inférieur échapper à la mort après avoir commis un tel attentat. Il cassa le décret, assembla un nouveau conseil de guerre; mais la sentence fut maintenue.

M. Sierawski était au nombre des juges. Quel grief ajouté à d'importuns souvenirs ! Le grand-duc le fait appeler, le reçoit d'abord avec cette espèce de calme qui fait pressentir un orage, et lorsque le général allait se retirer, avec d'autres personnes admises à l'audience : « Restez, » lui dit le Tzarévitsch ; puis, sans ajouter une parole, il marcha à grands pas dans l'appartement. Tout à coup s'élançant en face de M. Sierawski : « Vous, » qui avez absous un criminel, imbu de je » ne sais quels préjugés, que feriez-vous si un » homme vous frappait ? » Et un sourire sardonique errait sur les lèvres de Constantin ; ses yeux étincelaient. « Malheur à lui ! » s'écrie le général en faisant un pas en avant, tandis que le grand-duc se précipitant à l'extrémité de la chambre avait déjà changé d'attitude et de physionomie. Tous deux gardaient le silence.... Enfin le sabre du soldat polonais retombe dans le fourreau. Alors, se rapprochant lentement : « Général, reprend Constantin, en essayant » pour la seconde fois de sourire, j'espère » que vous entendez la plaisanterie. Revenez » me voir de temps en temps (1). »

(1) L'effet que le sang-froid courageux de M. Sierawski

Quelques jours après cette singulière entrevue, M. Sierawski vit venir chez lui M. Kourouta, qui jadis avait eu l'honneur de mettre la dernière main à l'éducation ébauchée par La Harpe. A la suite de plusieurs préambules plus ou moins adroits, M. Kourouta finit par demander confidentiellement à M. Sierawski de lui avouer quelle était son opinion sur le grand-duc. *Mes opinions particulières*, répond le général, *ne regardent que moi; cependant je suis prêt à avouer que ceux qui ont contribué à l'éducation du Tzarévitsch méritent*, *à mon avis*, *autant de batogs que S. A. I. en a fait distribuer*. Il est à remarquer que l'ex-gouverneur porte maintenant l'épaulette; mais comme l'honneur d'un officier russe consiste dans la patience, il se retira sans mot dire.

M. Sierawski avait tout lieu de se croire perdu. Un message du grand-duc vint lui annoncer qu'il aura l'honneur de dîner au Belvédère. Jamais le Tzarévitsch n'avait eu plus d'affabilité; il fut particulièrement charmant

produisit dans cette occasion sur le grand-duc ne surprendra nullement ceux qui ont connu de près ce prince. Dès qu'on parvenait à lui inspirer de la crainte, il passait aussitôt de la colère à la souplesse.

pour ce général. On allait se mettre à table, lorsque M. Kourouta, qui se confondait en prévenances, choisit sa place auprès de M. Sierawski. *Ha! ha! Kourouta*, lui dit en riant le grand-duc, *vous vous approchez du général; prenez garde à vous; mon brave a le mot pour rire.*

Un soir que le général revenait chez lui, on arrête sa voiture; la portière s'ouvre avec violence, et un homme s'élance, une hache à la main : il allait frapper, lorsque la présence d'esprit du cocher sauva la vie à son maître, en faisant partir les chevaux avec tant de rapidité, que le scélérat fut rejeté en arrière. Ce que je dis là n'est pas une accusation; je raconte des faits certains, et dans mon livre, comme dans la vie, bien des choses sont abandonnées aux conjectures et aux réflexions de ceux qui savent réfléchir.

Si le grand-duc haïssait les militaires polonais, il témoignait un mépris avilissant aux officiers russes; car jamais ces derniers ne pouvaient lui inspirer une apparence de crainte : aussi l'a-t-on vu mille fois les traiter avec une

brutalité qui ne leur épargnait aucun genre d'humiliations. Mais à l'époque de la révolution de Pétersbourg, le Tzarévitsch parut changer de sentiment, et plusieurs officiers, encouragés par ces dispositions bienveillantes, hasardèrent quelques représentations. Quels furent leur bonheur et leur surprise, le grand-duc daignait les écouter; il appelait *ses amis* ceux qui osaient lui donner des *conseils utiles!* Pour la première fois de sa vie il convint de plusieurs torts, et dans un élan d'attendrissement mutuel, il se jeta dans les bras de *ses fidèles serviteurs* en les remerciant avec larmes de leur *dévoûment éclairé*. On ne reconnaissait plus le terrible Constantin; plus d'un malheureux entrevit un nouvel avenir.......... Au milieu d'une scène plus pathétique qu'à l'ordinaire, on annonce l'arrivée d'un courrier. A peine le grand-duc a-t-il parcouru quelques lignes de la dépêche, qu'il se lève, et s'écrie d'une voix tonnante : « Les conjurés sont au » pouvoir de l'empereur! Les traîtres n'échap» peront pas aux supplices que méritent tous » les jacobins. » Un regard oblique faisait l'application de ces dernières paroles; il fut compris, mais trop tard! Le lendemain, les in-

fortunés qui avaient pu croire à la conversion du despote étaient déjà sur le chemin de la Russie, où on les envoya oublier dans les derniers rangs de l'armée que S. A. I. avait pendant quelques jours été accessible à la peur.

Au lieu de suivre les vues conciliantes d'Alexandre, le grand-duc aurait voulu nous arracher jusqu'aux souvenirs qu'aucune puissance sur la terre n'effacera de notre mémoire. Une défense sévère menaçait de rigoureuses punitions ceux qui osaient chanter l'air national [1], dont le son est le premier qui frappe l'oreille de nos enfans, le premier dont ils saisissent les modulations. Le grand-duc parcourait un jour la ville en voiture, lorsque l'importune mélodie arrive jusqu'à lui. « Arrête! » crie-t-il au cocher, et un aide-de-camp reçoit l'ordre de mettre sur-le-champ le réfractaire aux arrêts. « Monseigneur, dit-il en revenant, » Votre A. I. daignera me pardonner; mais.... » — Taisez-vous! J'ai entendu distinctement » siffler ce maudit *mazurek;* je l'avais dé-

(1) Le mazurek de Dombrowski.

» fendu, et je punirai l'impertinent qui ose » me désobéir. — Monseigneur, daignez per- » mettre... — Point de réplique! Amenez-le- » moi sur-le-champ. — Monseigneur, c'est im- » possible; le coupable.... — Comment im- » possible, quand je l'ordonne! Je crois que » vous voulez passer la nuit avec lui. — Mais, » Monseigneur, le coupable est.... — Quand il » serait connétable! — Monseigneur, c'est un » sansonnet! — Eh bien! si ce n'est qu'un oiseau, » il n'y a pas de raison pour l'épargner. Ache- » tez-le; voilà un ducat. Qu'on le porte au » corps-de-garde, et qu'on lui coupe la tête. » On fait ces choses-là pour l'exemple. »

Lorsque le grand-duc avait quitté son uniforme, et qu'en redingotte, il venait doucement frapper à la porte de l'appartement de la princesse de Lowicz, ce n'était plus le même homme. Il paraissait gai, confiant, aimable; et jamais la princcsse n'a vu d'autres traces de son emportement que celles qui long-temps restaient empreintes sur sa figure. « Constan- » tin, lui disait-elle alors, calmez-vous; la » pensée doit toujours précéder l'action, et chez » vous, c'est l'action qui précède la pensée.

Peut-être apprendra-t-on avec intérêt quelques détails sur la femme qui a su inspirer à un homme de ce caractère des sentimens tendres et délicats. Il y a bien long-temps que j'ai perdu de vue la princesse de Lowicz ; mais je crois la voir encore avec ses traits fins, sa fraîcheur, et ces boucles vaporeuses, dont la négligence avait quelque chose de si gracieux et de si idéal. Sans doute il était aisé de trouver une figure plus régulière ; mais nulle femme n'avait besoin de moins d'art pour plaire et fixer l'attention. Un rang de perles, une fleur portée par elle, prenaient quelque chose de particulier et de charmant. A quoi tenait ce charme ? Le charme de la princesse de Lowicz, c'était une perfection inimitable d'élégance et de simplicité. Cette harmonie se retrouvait dans sa tournure, sa danse, sa toilette ; personne comme elle n'a atteint la perfection du genre et d'un meilleur genre.

On lui reprochait de n'avoir, malgré son union avec le véritable souverain de la Pologne, apporté aucun soulagement à ses compatriotes. Elle a fait un si noble usage de son

opulence; je connais d'elle des traits de bienfaisance si touchans, que je serai toujours portée à croire que le bien qu'elle n'a point fait n'était pas en son pouvoir. Sa position brillante l'avait singulièrement isolée. Lorsqu'on parvenait dans l'intérieur du Belvédère il était impossible de n'être point frappé de l'originalité de cette habitation. Le grand-duc aimait à avoir ses appartemens extrêmement éclairés, l'obscurité lui inspirait une anxiété invincible. L'aspect de ce palais illuminé au milieu d'un jardin superbe, le profond silence qui régnait dans l'intérieur, ces domestiques qui, sans prononcer un mot, ouvraient mystérieusement les portes; puis un appartement silencieux, désert, tout cet ensemble transportait l'imagination au temps des fées; et voyant dans cette solitude une femme charmante, sans autre témoin de ses pensées qu'un énorme dogue couché à ses pieds, il était difficile de ne pas se croire dans la magnifique prison d'une princesse enchantée. Hélas! ce palais était effectivement une prison, même pour son maître tout puissant. Personne ne devinait alors les mystères qu'il renfermait, et dont l'imagination sombre

d'Anne Radcliffe aurait pu tirer tout autant de parti que des manoirs du moyen âge.

Le 29 septembre 1830, on trouva placardée sur le palais du Belvédère une annonce en ces termes : *A louer depuis le jour de l'an* 1831. Qui aurait pu croire que cette plaisanterie d'écolier fût une prophétie! Longtemps avant le terme indiqué, ce palais redoutable n'était plus qu'un objet abandonné à la curiosité du peuple, qui bientôt, avec une hilarité générale, y fit des découvertes ignorées de tous ceux qui jadis l'avaient habité. Ce bâtiment était construit avec tant d'art que de toutes parts des issues secrètes communiquaient avec la plate-forme, et de là avec le jardin. Trois couloirs de ce genre aboutissaient à la chambre à coucher du Tzarévitcsh. Un bureau placé dans le salon s'ouvrait par le moyen d'un ressort, et l'on apercevait alors un escalier dérobé. La porte de l'appartement du prince était défendue par des barres de fer artistement cachées, et qui sortaient à volonté de la serrure pour barricader le passage. C'est avec une impression d'un genre bien différent qu'en examinant

les casernes récemment bâties par ordre du grand-duc, on découvrit l'entrée d'immenses prisons souterraines. Quel sujet à réflexions que le rapprochement de ces deux édifices! Où sont les ouvriers qui ont travaillé à leur construction? Le nombre en a dû être prodigieux, et cependant il ne s'est pas trouvé un être vivant qui ait dit une parole indiscrète. N'est-ce pas là le silence de la tombe?

Comme je ne suis pas munie du talisman de certains auteurs de mémoires pour lesquels il n'existe ni clefs ni verroux, j'avoue franchement que j'ignore de quelle manière le grand-duc prit la fuite par les couloirs que je viens de décrire. Ce qui est positif, c'est que le 29 novembre, à minuit, il avait déjà abandonné Varsovie, errant à l'aventure sans songer à faire face à l'orage que ses cruautés et son extravagance avaient fait éclater. Tandis que la victoire populaire marchait de triomphe en triomphe, le consul de Prusse, M. Schmidt, parcourait les lieux qui n'étaient pas encore au pouvoir des Polonais, cherchant partout le Tzarévitsch. Repoussés sur tous les points, les Russes se retirèrent, et M. Schmidt avait

gagné les champs, lorsqu'une voix qui lui était bien connue l'appela. « Ah ! monseigneur, s'é-» crie-t-il, est-ce ici, est-ce dans cet état que « je vous trouve ! » En effet, la vue du Tzarévitsch formait dans cet instant un épisode grotesque du drame qui touchait alors à son dénoûment. Sa physionomie était décomposée par la frayeur ; il avait perdu jusqu'à la faculté de se livrer à une colère qui, cette fois, eût été motivée. Une robe-de-chambre et un serre-tête en désordre composaient tout son habillement, et il était en pantoufles.

« Tout est perdu, s'écriait-il d'une voix lamentable ; fuyez ! M. Schmidt, fuyons ensemble ! »

— Oui, monseigneur, maintenant tout » est perdu ; mais si V. A. I. avait paru à la » tête des troupes, si elle eût harangué les » soldats......

— Ah ! mon cher Schmidt, personne ne » résistera aux soldats que j'ai formés ; s'ils » m'avaient suivi......

— N'en parlons plus, monseigneur, c'est » fait du présent ; mais nous avons encore » l'avenir. Quelle mesure V. A. I. compte-t-elle » prendre ?

— Aucune pour le moment; j'y songerai
» demain.

— » Monseigneur, j'ai à répondre pour moi.
» Je vais expédier sur-le-champ un courrier en
» Prusse. V. A. I. daignera peut-être signer
» une lettre à l'empereur; il faut seulement
» songer vite aux moyens. »

Le grand-duc se laissa entraîner; on était à peu de distance d'une colonie de fabricans. Les deux fugitifs frappèrent à la porte de la première habitation. On ouvrit. La famille qui l'habitait était sur pied : le bruit des fusillades, le saisissement, l'attente, avaient chassé le sommeil de tous les yeux. « Bonne femme,
» s'écrie en entrant M. Schmidt, tout ce que
» tu voudras pour une feuille de papier et de
» l'encre ! » A ce début engageant, l'hôtesse, bonne grosse Allemande, s'empresse, avance une chaise, court et revient, offrant respectueusement à M. Schmidt un chiffon de gros papier. C'est sur lui que se portait toute son attention; le Tzarévitsch, silencieux et debout auprès de la cheminée, ne lui parut qu'un compagnon subalterne de l'important personnage qu'elle avait l'honneur de recevoir. « Eh bien! monsieur, lui dit-elle, il me semble

» que vous avez passé la nuit comme nous, » ou plus mal peut-être. Savez-vous ce qu'est » devenu le Tzarévitsch? Comme il doit être » furieux! Dieu me préserve de le rencontrer! » Mais, quoique je ne sois pas de ce pays-ci, » j'avoue que ces braves garçons ont bien fait. « *Tant va la cruche à l'eau qu'elle se brise* : » voilà ce que je répétais toujours, quoique » personne ce matin...... Ah! monsieur le » comte a besoin de cire d'Espagne. » C'est ainsi que la bonne femme délivra le grand-duc de son accablant soliloque, et les deux dépêches prirent, une demi-heure après, l'une le chemin de Pétersbourg, l'autre celui de Berlin.

Le 1er décembre, tout était à Posen dans la plus profonde tranquillité; M. de Roeder, gouverneur de la ville, venait de se rendre à une partie de chasse; le général de Diest, qui le remplaçait, s'apprêtait à finir une veillée assez longue, lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'un courrier, qui lui remit un billet de chétive apparence. L'écriture n'était presque pas lisible; le général put à peine déchiffrer quelques lignes. « Schmidt! une révolution à Var» sovie! et tout cela griffonné sur ce chiffon.

» Voilà une mystification bien mal imaginée. Si » toutes les révolutions ressemblaient à celles-» là, ajouta-t-il avec flegme, leurs majestés » pourraient dormir d'un aussi bon somme » que je compte le faire. »

Cependant M. de Diest ne trouva pas dans son lit un sommeil aussi tranquille qu'il s'y était attendu. Qui aurait pu vouloir lui jouer un tour de cette force? Il ne connaissait pas l'écriture de M. Schmidt. Si le fait était réel, quelle serait sa responsabilité! A cette réflexion, il s'élance hors du lit; tout est en mouvement dans la maison. On appelle un conseiller de régence qui connaît personnellement le consul. Il reconnaît l'écriture! Alors on s'agite, on envoie à la poste, on mande une estafette, et le papier qui trente-six heures auparavant enveloppait les pelotons de la bonne femme, arrive aux mains de S. M. le roi de Prusse comme un coup de foudre.

Traits Détachés.

II.

Dernière action du Tzarévitsch avant de quitter Varsovie. — Le major Lukasinski. — Sa captivité. — Intérêt extrême que le peuple prend à sa délivrance.—Une lettre anonyme apprend quel a été son sort. — Général Gendre. — Quels sont en Russie les priviléges des cochers de la famille impériale. — Général Szembek. — Faveur dont il jouit auprès de l'empereur Nicolas. — Noble usage qu'il veut en faire.—Refus et aveu de l'empereur.—Belle réponse du général. — Mot remarquable du comte Wladislas Ostrowski pendant la cérémonie du couronnement. — Le grand-duc a son camp près de Varsovie. — Députation que lui envoie le conseil d'administration, première forme de gouvernement après le 29 novembre. — Découragement et emportement du Tzarévitsch. — Énergique et muette réponse du comte Wladislas Ostrowski. — Générosité avec laquelle on traite les prisonniers russes. — M. Kaminski fait prisonnier par le grand-duc. — Rapport sur les événemens de Varsovie que le Tzarévitsch fait insérer dans le journal de Pétersbourg. — Réponse d'un officier polonais à cet article. — Elle est attribuée au général Morawski. — Ses poésies. — Réflexion sur l'allégorie. — Caractère nouveau que nos poètes ont donné à ce genre négligé.

C'est un grand, un admirable spectacle que celui d'un peuple qui le lendemain d'une

nuit de combat, d'une nuit de révolution, loin de se livrer aux excès de la liberté, ne songe qu'à en répandre les bienfaits; ce tableau attend une main plus ferme et plus sûre; quant à moi, je ne puis que crayonner à la volée quelques ébauches, comme le voyageur qui dépose dans ses cartons l'esquisse des points de vues qui le frappent sur son passage. Pourquoi me vois-je forcée trop souvent de placer à côté des traits nobles de mes compatriotes des figures effrayantes ou burlesques! Une humeur satirique ne conduit pas ma plume; d'ailleurs je sentirais faiblement la gloire si pure des héros polonais, si je croyais que des ombres aussi heurtées soient nécessaires pour la faire ressortir. Ce mélange était dans la nature du sujet; il peut choquer un sentiment délicat; cependant il ne sera pas sans utilité pour l'étude de l'époque dont j'ai essayé de donner une faible idée. Ce contraste baroque en apparence doit contribuer à fixer l'opinion sur les hommes et les systèmes qui se sont flatté d'assujétir la nation polonaise; peut-être même fera-t-il naître plus d'une réflexion sur des événemens dont l'une des principales causes était une invin-

cible opposition de mœurs et de caractère.

Tandis que la nouvelle de la révolution de Varsovie se répandait dans tous les pays de l'Europe, quel fut le premier trait de présence d'esprit qui succéda à la stupeur où une catastrophe aussi imprévue avait jeté le grand-duc? Parmi les victimes des premières persécutions qui en 1819 attristèrent la Pologne, languissait dans un cachot ignoré un officier polonais nommé Lukasinski. Sa captivité datait de cette époque où quelques indices vagues éveillèrent les soupçons du gouvernement russe. Était-il instruit des secrets importans dont on lui supposait la connaissance? Avait-il eu quelque liaison avec les conjurés de Pétersbourg? Rien de positif à ce sujet ne fut découvert. La torture épuisa tous ses tourmens sans lui avoir fait rompre le silence, et cette inébranlable fermeté donna lieu à une invention dont la barbarie mérite d'être arrachée à l'obscurité mystérieuse dans laquelle elle devait rester ensevelie. Ce que la douleur n'avait pu obtenuir, on crut le surprendre à l'égarement d'une aliénation mentale passagère. L'infortuné, lié à une machine qui tournait avec une effrayante rapidité, ne

tarda pas à tomber dans un état extraordinaire d'étourdissement et d'exaltation. Alors des monstres, dont il est inutile de nommer le chef, épiant la moindre plainte, prêtant l'oreille à un soupir, cherchaient avec une attention cruelle quel pouvait être le sens mystérieux des gémissemens de la victime. Cette dernière épreuve, comme les précédentes, ne révéla rien. Cependant Lukasinski ne pouvait plus sortir d'un lieu dont la porte, semblable à celle de la tombe, ne se rouvrait jamais sur ceux qui l'avaient franchie. Douze années de captivité s'étaient écoulées; enseveli vivant dans un séjour obscur et silencieux, sans doute les temps, les lieux commençaient à se confondre dans sa mémoire. Il ignorait que sur la surface de cette terre qui l'avait reçu vivant dans son sein se passaient des événemens préparés par la justice de la Providence; il ignorait que ses compatriotes n'avaient pas oublié le malheureux captif, et qu'ils redemandaient à grands cris leur concitoyen si cruellement persécuté. Mais la généreuse modération du peuple avait permis au grand-duc de se rapprocher encore une fois de Varsovie, et ces derniers instans passés dans une ville à laquelle

auraient dû l'attacher quinze ans de séjour, furent aussitôt souillés par un crime atroce. Tandis qu'il éprouvait lui-même le sentiment de la crainte, Constantin ne voulut point que l'objet de sa haine pût renaître à l'espérance. Si près du malheur, car qui peut calculer les chances de la fortune, il employait un reste de pouvoir à nuire. Par ses ordres, quelques scélérats pénètrent dans le cachot de Lukasinski. On le saisit, on l'entraîne; et, tandis que de loin le malheureux entendait peut-être la voix de ses libérateurs, des soldats l'environnent, le menacent de leurs baïonnettes et le forcent à servir de cortége à la retraite honteuse de son lâche persécuteur. Le sort déplorable de l'infortuné parvint trop tard à la connaissance de ses anciens frères d'armes; ni leur dévoûment, ni leur courage ne pouvaient plus rien pour lui.

Quelques jours après que le Tzarévitsch se fut mis en marche pour la Russie, on reçut à Varsovie une lettre anonyme conçue en ces termes :

« C'est en vain que l'on espère retrouver » Lukasinski dans les prisons secrètes. Il existe » encore; mais il est déjà loin de Varsovie.

» Je l'ai vu : juste ciel ! dans quel état ! S'il
» ne s'était nommé, aurais-je pu au premier
» abord le reconnaître ? Défiguré par la mai-
» greur et une longue barbe, couvert de hail-
» lons, forcé de marcher pieds nus à la suite
» d'un canon auquel on a cloué ses chaînes !....
» Je suis parvenu à lui parler un instant....
» Ah ! puissent les défenseurs de la patrie dé-
» livrer un jour cette victime de la tyrannie ! »

On pourrait se demander comment le Tzarévitsch trouvait des êtres toujours prêts à exécuter ses volontés les plus révoltantes. Si l'on peut accorder du génie à cet esprit bizarre, c'est sans contredit celui d'avoir su par des calculs profonds avilir assez l'homme pour le faire tomber au niveau de ses vues. Qu'on se rappelle l'histoire de MM. Lubowidzki et Blumer. Il me reste à faire connaître un troisième personnage dont la vie est une espèce de pièce justificative pour des faits dont l'horreur pourrait compromettre la vraisemblance.

M. Gendre, ancien général au service de Russie, avait autrefois dans l'administration

de son régiment si largement usé de ses privilèges d'officier supérieur, qu'il parvint à exciter l'indignation du grand-duc. Comme en Russie les moyens répressifs sont d'une énergie qui abrége les formalités, le Tzarévitsch arracha aussitôt de sa propre main les épaulettes du général. Réduit à servir comme simple soldat, M. Gendre avait une assez grande connaissance des hommes, ou du moins du caractère qu'il lui importait d'étudier, pour savoir par quel chemin il pourrait remonter à son grade. Il ne tarda pas à obtenir grâce. Par malheur, sa prudence n'égalait pas son habileté, et c'est ainsi que jusqu'à trois fois il se vit à la tête d'un régiment ou portant la carabine, sans que l'esprit de l'armée ait manifesté la moindre opposition à ces étranges métamorphoses. Enfin, le Tzarévitsch, qui dans son genre avait le talent de mettre les hommes à leur place, réserva l'ex-général au service particulier de sa maison. Son emploi officiel, auquel se joignaient d'autres plus importans, était la surveillance des écuries du prince. Cette nouvelle vicissitude du sort n'était cependant pas aussi cruelle qu'elle peut le paraître au premier abord, car les mœurs

russes admettent plus d'analogie qu'on ne pense entre l'épée et le fouet. Quelques voyageurs ont déjà rapporté dans leurs relations qu'en Russie tous les emplois étaient classés comparativement aux grades militaires, et M. Ancelot, en dernier lieu (1), a prétendu que les dames d'honneur allaient à peu près de pair avec les capitaines. Eh bien! en dépit des lois de la galanterie, les cochers de la famille impériale ont obtenu le pas sur ces dames. Celui de l'empereur est égal en dignité à un colonel; le cocher du Tzarévitsch ne le cède point au major, et tous deux sont chevaliers de Sainte-Anne (2). M. Gendre pouvait ainsi être regardé encore comme général; aussi était-ce en uniforme et en grand cordon qu'il battait du tambour pour donner aux palefreniers le signal de leurs occupations journalières. De l'écurie, il passait dans le cabinet du grand-duc; il était admis dans son inti-

(1) Six mois en Russie.

(2) Il ne faut pas se figurer que ces cochers-là pansent les chevaux : ils ne sont assujétis à aucun détail de service. Leurs priviléges consistent à pouvoir, dans les cérémonies publiques, réclamer une place là où un colonel, un major ont leurs entrées.

mité : que pouvait-il alors avoir à refuser à son maître? Mais, pour ne point laisser échapper la seule moralité de cette biographie tragicomique, ajoutons que le soir du 29 novembre, au moment où les sauveurs de la Pologne venaient de pénétrer dans l'intérieur du Belvédère, M. Gendre sortait de l'appartement du prince, et, le premier, succomba sous leurs coups.

Ce n'était pas seulement sur ses inférieurs que le Tzarévitsch régnait en despote; un concours particulier de circonstances lui assurait une influence irrésistible, même sur un frère auquel il rendait avec affectation les hommages d'un sujet. Je choisis entre mille une anecdote qui vient à l'appui de ce que j'avance.

Pendant le séjour que l'empereur Nicolas fit à Varsovie, à l'époque de son couronnement, ce monarque, comme s'il avait voulu faire sentir qu'il posait sur son front d'une main despotique notre couronne constitutionnelle, s'attacha à témoigner une indifférence marquée à tous les dignitaires du royaume, et même aux citoyens distingués

par leur mérite personnel. La bienveillance et la faveur impériales furent le partage exclusif d'hommes que depuis long-temps l'opinion publique avait marqués d'infamie; il suffira de dire que Rozniecki, le chef des espions Rozniecki, qui faisait un trafic impudent de l'avancement militaire, eut l'honneur d'ouvrir le bal avec l'impératrice. Par suite d'un attrait étranger à tout espèce de calcul, l'empereur fit une exception particulière en faveur du général Szembek. Personne ne méritait plus une *disgrâce*, dans le sens nouveau du mot, que ce brave et loyal militaire. Cependant l'empereur le nomma son aide-de-camp, parut aimer son entretien, et même un jour il l'engagea à lui demander quelque grâce, assurant qu'elle ne serait point refusée. « Sire, dit le général, je suis satisfait » de mon sort; je ne désire ni plus de fortune » ni une place plus brillante, surtout en songeant à tant de malheureux. Par ordre de » S. A. I. le Tzarévitsch, trois officiers de mon » régiment languissent depuis trois ans dans un » cachot; ils sont punis sans avoir pu obtenir » d'être jugés. J'ose en appeler à la justice de » V. M.! je réponds de leur innocence comme

» de la mienne. Sire, daignez m'accorder leur » délivrance. — Mon cher Szembek, reprit » l'empereur avec une intimité confidentielle » qui couvrait quelque embarras, je désirerais » vous accorder ce que vous souhaitiez; mais » ne touchez jamais une corde aussi sensible... » Vous savez quels liens m'attachent à mon » frère; je ne puis rien changer à ce qu'il fait... » — Sire, répondit Szembek, s'il en est ainsi, » je garderai à jamais le silence. Avec tout son » pouvoir, V.M. ne peut rien pour moi! » Que l'on ne s'étonne point de la franchise hardie de cette réponse ; il est tel instant où le souverain le plus despotique peut se sentir abaissé devant le courage sévère d'un sujet.

Ce n'est pas le seul trait de fermeté qui, durant cette mémorable cérémonie, ait opposé au faste méprisant d'un pouvoir oppresseur, la dignité simple et fière du caractère polonais. Après le serment prêté par le souverain à la constitution, ce livre respectable devait être remis entre les mains du comte Wladislas Ostrowski, aujourd'hui maréchal de la diète. Les yeux fixés sur l'empereur, le comte avait contemplé en silence l'acte solen-

nel qui venait de s'accomplir. Lorsque tout fut terminé, on lui présente la charte : *Malheur à qui osera l'enfreindre,* s'écrie ce grand citoyen, saisissant avec enthousiasme le dépôt sacré commis à sa garde.

Après l'immortelle nuit du 29 novembre, le grand-duc resta encore trois jours campé auprès de Varsovie. Outre le 4e régiment de chasseurs polonais, retenu par ses chefs Vincent Krasinski et Kurnatowski, il lui restait environ sept mille hommes de troupes russes. Cependant Constantin envisageait déjà sa cause comme perdue, et au lieu de tenter l'assaut, il offrit au conseil d'administration qui régissait momentanément le nouvel ordre de choses la voie des négociations. Le conseil se prêta à cette ouverture, et le 2 décembre une députation composée du P. Adam Czartoryski, du P. Lubecki, du comte Wladislas Ostrowski et de M. Joachim Lelewel, sortit de la ville pour se rendre au camp ennemi. Admis en la présence du Tzarévitsch, les députés s'aperçurent à l'instant que *lui aussi* avait subi une grande révolution morale. Ainsi une violente secousse politique développe,

non-seulement les facultés des peuples, elle agit encore fortement sur l'esprit de chaque individu. Constantin n'avait plus cette assurance du despotisme qui n'admet pas la possibilité d'une objection. Pour la première fois de sa vie, l'expérience venait de lui apprendre qu'il existe d'autres droits que celui du plus fort, et que ce dernier peut être sujet à d'étranges vicissitudes. De son impétuosité habituelle il avait passé à une sorte d'abattement, et il écoutait en silence l'exposé des conditions que les députés venaient lui proposer comme unique moyen d'accommodement, lorsqu'un mot le rendit tout à coup à ces accès de violence qui sont inhérens à son caractère. Le comte Wladislas Ostrowski prenant la parole : « Oui, monseigneur, dit-il, c'est l'exécution » fidèle de la constitution, de cette base de » l'ordre social, que nous venons demander à » notre souverain. » — A votre souverain ! à » votre souverain ! » s'écrie subitement le grand-duc ; et s'élançant aussitôt en face du comte, signe de colère anciennement bien connu : « Dites-moi qui osera se placer entre » le souverain et la constitution ?...... Qui » l'osera ?...... » A cette question le noble dé-

puté recula de deux pas, et s'appuyant avec force et dignité sur son sabre, lui fit rendre un bruit........ bruit qui fut compris par tous les assistans, et fit tressaillir son terrible interlocuteur.

De pareils traits n'ont pas besoin de commentaire; analyser l'héroïsme, c'est l'affaiblir. A la gloire du cœur humain, le sublime trouve toujours un écho dans le cœur de l'homme.

Quiconque a étudié les annales de la Pologne doit savoir qu'aucune histoire n'est aussi pure de ses actes sanglans qui se rattachent à la barbarie primitive des peuples, et que les progrès de la civilisation ne font pas toujours disparaître. Fidèles à leur caractère national, les Polonais n'ont pas voulu que des représailles souillassent la gloire du 29 novembre. Les prisonniers russes éprouvèrent le traitement le plus honorable, et les soldats, surpris, auraient voulu passer leur vie dans une captivité qui les mettait à couvert du batog et du knout. Les dames russes obtinrent sur-le-champ la permission de retourner dans leur pays, et la protection du gouverne-

ment veillait à ce que leur voyage ne fût exposé à aucun accident désagréable. On donnait même une sauvegarde à celles que distinguait leur rang. C'est ainsi qu'un officier, M. Kaminski, fut choisi pour reconduire à la frontière la femme du général Levitskoï. Arrivée sur le rivage du Bug, madame Levitskoï, de concert avec son mari, supplia M. Kaminski de passer sur le territoire russe afin d'y recevoir l'expression de leur reconnaissance, et de jouir d'une nuit de repos. Le général donnait sa parole que le protecteur de sa femme serait aussi libre que s'il n'eût pas mis le pied dans un camp ennemi. A peine M. Kaminski se fut-il rendu à cette invitation que des soldats l'entourent, le saisissent et l'amènent devant le grand-duc, qui le déclare prisonnier et l'accable de reproches aussi absurdes qu'atroces. La nuit se passe ainsi. Mais dès que le jour commença à poindre, le général Levitskoï, à la tête du corps d'officiers, vint représenter au Tzarévitsch qu'après la parole qu'il avait donnée, cette arrestation compromettait la *réputation* du militaire russe (1).

(1) C'est par une espèce d'exactitude historique que j'ai dit *réputation*, au lieu *d'honneur*. Une personne qui sait

Le grand-duc finit par céder, voulut voir M. Kaminski, et ce, qui confond toutes les réflexions, l'aborda avec obligeance, affectant de l'apercevoir pour la première fois.

Peu de jours après avoir quitté le sol de la Pologne, le Tzarévitsch, dans un rapport, une espèce de justification adressée à l'empereur, voulut rejeter sur les Polonais l'odieux de sa conduite. Cet article, inséré dans tous les journaux de l'Europe, a obtenu la publicité à laquelle on le destinait, tandis que l'on ignore peut-être encore qu'un officier polonais lui a

parfaitement le russe m'a assuré que cette langue n'a aucun mot pour rendre *honneur et vertu*. Je ne fus pas moins surprise que le sera le lecteur; il me semblait entendre la relation d'un voyageur arrivé plutôt des bords de l'Orénoque que de ceux de la Néva. Je me hâtai de demander comment les prédicateurs pouvaient développer leurs idées au milieu d'une semblable disette de langage. Voici l'explication que l'on me donna. Il n'y a point de sermons dans le culte russe; ce n'est que depuis le règne de Catherine II que la lecture de l'Évangile y a été introduite. La prudence elle-même contribue à restreindre l'instruction religieuse dans ces bornes étroites. L'ignorance des *popes* est si grossière, que c'est pour leur conserver une ombre de dignité qu'on les réduit au silence. Cette grossièreté de mœurs n'a pas de meilleure preuve que la discipline ecclésiastique de l'église russe. Lorsqu'un pope commet une faute grave, l'archimandrite le fait venir dans son palais, et là il lui impose une

opposé une réfutation remplie de noblesse et de talent. Il m'a semblé que je ne pouvais mieux faire connaître mes concitoyens qu'en les laissant se peindre eux-mêmes, tantôt par leurs actions, et tantôt par leurs sentimens. J'offre donc ici une traduction de cet intéressant écrit, où l'on en trouvera l'expression vive et touchante. C'est un citoyen intègre qui se présente pour repousser la calomnie de l'honneur national avec la fermeté d'un soldat et l'éloquence d'un écrivain supérieur. L'auteur a gardé l'anonyme,

correction fraternelle, qui consiste à fendre du bois, à chauffer les poêles, etc.; si son inconduite continue, on l'envoie à l'armée servir comme simple soldat; mais l'indulgence paternelle de l'archimandrite permet au pécheur repentant de retourner encore au service des autels, et ses paroissiens montrent dans ces accidens de la fragilité humaine une philosophie aussi impassible que celle des frères d'armes de M. Gendre. Les aumôniers de l'armée sont encore plus à plaindre; on a vu maintes fois un général faire administrer le batog à un chapelain pour l'édification du régiment; mais après la cérémonie, il ne manque jamais de venir baiser la main au patient, en lui disant: *Ce n'est pas moi, mon père, ce sont vos péchés qui vous ont fustigé.* Ce n'est point d'après le témoignage d'un seul témoin, quelque respectable qu'il puisse être, que je certifie l'authenticité de ces détails; ils m'ont été confirmés par plusieurs personnes qui ont passé une partie de leur vie en Russie.

mais la réunion de ces deux qualités a fait deviner son nom. Que n'ai-je pu conserver à cette production d'une plume distinguée sa touche mâle et vigoureuse. J'avais à lutter contre les difficultés d'un sujet qui n'a rien de féminin, et l'allure hardie d'une langue concise, énergique, qui favorise singulièrement l'essor de l'imagination. Cette réponse a été généralement attribuée à M. le général Morawski, auteur de poésies charmantes, dont l'ingénieuse originalité, la versification élégante et facile, offrent une fusion de deux genres qui partagent la littérature contemporaine. M. Morawski n'a presque rien publié sous le gouvernement passé. La censure n'aurait pas donné son approbation à des vers presque toujours inspirés par un ardent patriotisme. De cette contrainte naquit parmi nous un genre nouveau étincelant de beautés.

Depuis long-temps l'allégorie était regardée comme un genre froid, abandonné à la médiocrité, et, sans contredit, elle le mérite toutes les fois qu'elle n'est qu'un jeu de l'esprit. Mais nos littérateurs, forcés par une cruelle nécessité de voiler les sentimens profonds de leur

âme, ont su, avec un art que l'on ne saurait trop admirer, peindre sous des formes fantastiques les souvenirs du passé, les douleurs du présent, et un pressentiment de l'avenir dont l'ardeur respirait un enthousiasme prophétique. Lorsque l'allégorie nous apparaît revêtue de couleurs aussi vives, elle rentre dans le domaine de la réalité, et son prestige n'occupe pas seulement l'imagination, il émeut encore le cœur. En traçant ce tableau d'une création littéraire essentiellement *polonaise*, et qui n'a pu exister que dans une position comme la nôtre, j'ai songé plus d'une fois à une pièce de vers de M. Morawski, *la Vistule*, qui en présente un des meilleurs modèles. Dans le temps elle me fut récitée par cœur; le général disait plaisamment qu'il ne voulait pas écrire lui-même *son passe-port pour la Sibérie*.

Observations d'un officier polonais

SUR LE RAPPORT DE S. A. I. LE GRAND-DUC CONSTANTIN (¹).

Les nombreuses feuilles périodiques publiées à Varsovie, et qui me parviennent dans la campagne que j'habite, n'ont pas fait mention d'un rapport du grand-duc Constantin, tzarévitsch, récemment inséré dans la Gazette d'État de Prusse. Je viens de trouver dans cet article, extrait du journal de Pétersbourg, cette phrase remarquable : *La mauvaise foi et la trahison de l'armée polonaise ont forcé le Tzarévitsch à quitter la Pologne.*

(¹) J'ai dit que cet article, inséré dans le Courrier polonais, n° 406, de l'année 1831, avait été attribué à M. le général Morawski; cependant aucune certitude n'ayant appuyé cette supposition, on doit le regarder comme un écrit anonyme.

Je suis soldat, et j'avoue que l'accusation d'avoir manqué à notre foi a excité toute mon indignation, une indignation d'autant plus vive, qu'ici l'imposture s'unit à l'injustice. Il y a quelque chose dans l'âme d'un soldat qui ne saurait supporter avec indifférence un pareil outrage. L'*épée* et l'*honneur* sont unis par un lien intime, j'oserai dire un lien fraternel. Tirer l'*épée* est une action dont l'*honneur* doit seule être le mobile. Puisse cet axiôme n'être jamais oublié! Puisse l'idée de ces deux choses rester à jamais confondue! L'*épée* n'a pas besoin d'être définie; par le mot *honneur*, j'entends un foyer intellectuel où toutes les vertus, les idées primitives de la morale, où les sentimens les plus purs, les plus nobles auxquels peut s'élever l'humanité, se concentrent comme autant de rayons dans le fond de l'âme.

La Pologne était ce foyer de l'honneur outragé par la trahison et la violence, lorsque l'Éternel permit que le démembrement de 1778, en détruisant l'équilibre de l'Europe, dévoilât l'immoralité impie des monarques. On vit s'accomplir les prévisions de Marie-Thérèse, lorsque confiant à la postérité le

combat d'une belle âme avec les paradoxes de la politique, elle traçait sur le plan de notre partage ces mémorables paroles : « *Placet !* » puisque tels sont les conseils, telle est la » volonté d'hommes savans et habiles. Cepen- » dant il viendra un temps, et je reposerai alors » dans la tombe, où l'Europe sentira les suites » terribles de cette violation de tout ce qui » jusqu'à ce jour fut envisagé comme juste » et sacré. » Il est venu ce temps de boulever- semens et de catastrophes. Les symptômes d'existence nationale n'ont cessé d'agiter les membres épars de l'antique Pologne, et ce principe de vie acquiert une force toujours progressive. Cependant nous fûmes amenés à reconnaître pour roi des Polonais le Tzar de la Russie, et à voir un royaume de Pologne dans les fragmens, les débris du duché de Varsovie. Il fallut, tandis que nos soupirs s'élevaient vers le ciel, il fallut que nos lèvres prononçassent un serment que leur arrachait la nécessité; sujets nouveaux d'un nouveau souverain, nous jurâmes de lui demeurer fidèles. Cette fidélité parmi nous était une vertu nationale; elle devint un devoir, et cou-

ronnés des palmes du martyre nous l'avons accompli ce devoir cruel.

Mais que serait le devoir, si ceux qu'il unit n'écoutaient pas également sa voix ? Quoi ! nos sermens n'enchaîneraient que nous, et ceux qui nous gouvernent, libres de les violer avec impunité, fouleraient aux pieds les lois divines et humaines, si tel est le caprice de leur volonté ! Si l'Éternel a déposé entre les mains des rois le glaive de la justice, que leur âme se pénètre des perfections de la miséricorde du grand Être, alors même qu'ils ont à sévir contre des criminels. Dès qu'un souverain renonce à être le représentant, l'image de la Divinité sur la terre, son pouvoir, ses droits sont anéantis ; il a brisé lui-même les liens qui l'unissaient à ses sujets. O Tzarévitsch, entends cette vérité qu'une main divine grava sur toutes les pages des annales du genre humain ; car c'est toi qui nous as tenu lieu de monarque ; c'est près de toi que je voyais ce glaive de justice qui, destiné à défendre la loi, devenait dans ta main l'instrument de ton orgueil et de tes passions ! Je le déclare à la face de Dieu et des hommes, que fidèles aux institutions que nous donna

ton frère Alexandre, nous consentîmes à te vouer obéissance, à suivre tes ordres et tes volontés, à accomplir jusqu'à tes désirs. Puisqu'une semblable autorité t'était échue en partage, dis-nous, toi qui répétais souvent que *tout pouvoir vient de Dieu*, dis-nous si toi-même as su respecter cet axiôme? Tes passions, ne les avons-nous pas vues révoltées contre le Maître suprême des rois et des peuples, dont les préceptes, également obligatoires pour tous, sont profondément gravés, et dans le livre de la religion du Christ, et dans l'universelle raison humaine. Dis, reconnaissais-tu dans ta conduite envers nous l'Être suprême pour le souverain dont tu étais le délégué? Marchais-tu en sa présence, ou laissais-tu l'autorité souveraine s'égarer dans les voies de l'abus, la confiant à tes séides, gens sans foi et sans honneur, tandis que, bercé des illusions de l'espionnage, tu t'énivrais d'un pouvoir absolu qui t'est si cher? La colère du ciel qui s'élevait contre toi t'est venue réveiller comme d'un songe. N'accuse donc pas de trahison l'armée, si tu as disparu de la Pologne; reconnais plutôt dans cette catas-

trophe les desseins impénétrables du Dieu qui t'a abattu, *digitus Dei hic est.*

Ce sont les innombrables erreurs du Tzarévitsch qui, après l'avoir long-temps menacé, sont comme un poids vengeur enfin retombées sur sa tête. Jamais il n'a conçu le vrai sens de son dogme chéri, *tout pouvoir vient de Dieu*, et d'une vérité que la religion voile de ses nuages, il n'en savait déduire d'autre conséquence qu'un barbare despotisme et la souveraineté de ses volontés insensées et mauvaises. Il aurait pu devenir l'appui de la Pologne, et il voulut en être le fléau. Jamais du haut de son élévation il ne fit briller à nos yeux un rayon de bonheur; jamais il ne nous apparut avec cette royale vertu qui sait rendre meilleurs ceux qui l'approchent, sainte et noble destinée des rois!.... On eût dit qu'il se complaisait dans le règne d'Arimane, semant parmi les hommes la haine, le trouble, la lâcheté, la vengeance, et souriant à la corruption de la race humaine. Une atmosphère indéfinissable l'environnait, attirant à lui tout ce qui inclinait un front servile, et souillant la noblesse de leurs sentimens, flétrissait jusqu'à leur nom. Sa faveur, son amitié, étaient le

prix de l'espionnage, des délations, de tous ces vices d'une abjecte servilité. Pouvait-on en sa présence énoncer des principes indépendans, discuter une opinion politique qui n'eût pas été la sienne? Jamais! Tout avis contraire à ses préventions n'était à ses yeux que *jacobinisme*. Jamais son esprit n'a songé à rechercher par quel mystère les antiques dynasties ont su conquérir l'amour des peuples; jamais il n'a conçu l'influence, l'attrait consolateur que pouvaient avoir la sagesse de Marc-Aurèle; la bonté, la franchise d'Alfred; l'héroïsme religieux de Louis IX (1). C'est dans la cruauté, la dépravation du cœur humain qu'il semblait trouver un charme; et Tibère, Louis XI, le féroce Yvan, eussent peut-être trouvé en lui un éloquent panégyriste. Respecter la dignité de l'homme était à ses yeux une maxime risible; car, d'après lui, c'est pour servir de jouet aux despotes que l'homme a reçu l'existence.

Une vile flatterie pouvait seule élever quelque objection contre cette peinture impar-

(1) Louis IX faisait brûler la langue aux blasphémateurs avec un fer rouge.

tiale et fidèle du caractère du grand-duc et de l'époque que nous pouvons appeler son règne. Et d'où naîtraient ses droits à notre fidélité et à notre dévoûment, lorsque le cœur polonais était frappé de tant de coups douloureux ? Quel chef eut jamais des soldats plus exacts dans leur obéissance militaire ? La nation et l'armée n'ont-ils pas été quinze ans les martyrs de leur patience ? J'en appelle à la Pologne tout entière, et même au témoignage des Russes, dont l'âme est noble ; qu'ils disent si ce n'est pas la main du Tzarévitsch qui a empêché l'union des deux plus grands peuples slaves. A-t-il jamais songé à rapprocher ces descendans de la même origine, en leur faisant entrevoir quelque analogie dans leur avenir ? A-t-il su leur montrer quelque but généreux vers lequel marchant en commun ils eussent recueilli dans une civilisation bienfaisante, une gloire commune, un bonheur commun ? Tant que dura sa puissance il ne pénétra pas ce dessein du ciel ; il se laissa entraîner par le torrent du despotisme : et maintenant qu'une tempête suscitée par l'Éternel vient de l'engloutir, il ose nous accuser de mauvaise foi et de trahison ; il pré-

tend nous abaisser, nous soldats ! Qui plus que nous lui a été dévoué? Qui s'empressait comme nous à accomplir ses ordres ? qui jamais, avec autant de répugnance, mais avec plus d'exactitude, se plia à ses goûts pour des futilités puériles qu'un esprit mâle n'envisage qu'avec un sourire de pitié? Que les Russes eux-mêmes attestent nos efforts pour que leur Tzarévitsch fût satisfait de nos exercices ! Mais que ceux qui nous ont connus de près disent si plus d'une fois nous n'avons pas gémi sur le joug avilissant qui nous était imposé ! Je ne nie point que le grand-duc n'ait eu plus d'un droit à notre reconnaissance pour l'exactitude du service militaire, le maintien de l'ordre et de la discipline, qui, non-seulement sont l'élément de la force armée, mais qui soutiennent et consolident la stabilité des États. Pourquoi cet élément de force a-t-il été corrompu par la brutalité et l'ilotisme, alliage dégradant qui, transformant le soldat en instrument aveugle de la tyrannie, réduisait les officiers supérieurs à n'être que les organes passifs des ordres de leur chef, tandis qu'on abaissait la jeunesse militaire à cette obéissance machinale, dont l'assentiment d'une prompte intelligence n'est point le guide !

Le Tzarévitsch s'abuse, s'il pense que la nation et l'armée aient formé une conspiration contre lui, et que cette conspiration ait été dès long-temps combinée. Après l'incompréhensible phénomène qui nous apparut tout à coup le 29 novembre; après le dénoûment de ce drame politique improvisé avec toute la profondeur que pourrait avoir un coup de théâtre prémédité, plus d'un amour propre pourrait être tenté d'avouer une complicité imaginaire; mais rendons hommage à la vérité; avouons qu'aucun officier supérieur n'a appartenu à l'association qui devait enfanter cette catastrophe. L'amour de la patrie, l'honneur national vivaient au fond de nos âmes, mais comme l'étincelle sous la cendre, lorsqu'un souffle du ciel ranima le feu sacré: mais nul homme ne l'aurait prédite, nul ne l'aurait excitée. L'Être suprême a fait choix d'une élite de jeunes guerriers, inspirés par je ne sais quelle audace surnaturelle, et c'est avec leurs bras que sa puissance a abattu l'orgueil. Ces étincelles d'amour national se répandent sur toute la surface du sol polonais, et s'élèvent comme une flamme ardente; déjà cette flamme a enveloppé la

capitale; elle parcourt toute l'étendue de la Pologne. Semblable à l'héroïne d'Orléans, notre jeunesse ignore elle-même d'où lui vient cette force devant laquelle le fils des Tzars a fui. Et nous, lorsque les conditions de nos sermens étaient depuis long-temps rompues, nous aurions dû, comme un marbre insensible et sans âme, rester immobiles au milieu de ce mouvement universel d'enthousiasme. On voulait donc que des frères tournassent leurs épées contre des frères? Ah! l'Éternel n'a pas permis que nous offrissions ce spectacle d'horreur; il nous a inspiré à tous les mêmes sentimens, afin que tous à la fois nous combatissions *pro aris et focis*. Mais le despotisme abhorre les vertus civiques; aux outrages faits à notre nation, il veut ajouter les maux de la guerre. Un despote dédaigne d'être juste; il ne sait pas se juger lui-même; il ne sera pas assez grand pour restituer tout ce qu'il a ravi à une nation pacifique. Ainsi notre cri de ralliement est désormais: *guerre! guerre!* Mais non aux Russes, à ces descendans de nos premiers ancêtres pour lesquels nous parle le sang slave qui coule dans leurs

veines ; mais guerre au despote, à ses aveugles satellites, guerre à ses esclaves !

UN OFFICIER POLONAIS.

Traits Détachés.

III.

Dévoûment d'un général par ses soldats. — Fierté et délicatesse. — Le lieutenant Wisocky. — Les deux fils du général Hauke. — Le baril de poudre. — Mot de M. de Novossiltzoff. — Premier parlementaire entre un officier polonais et un officier russe. — Le général Sierawski. — Zamosc. — Belle inscription gravée sur la porte de la citadelle. — Traits de bravoure, de générosité etc. — Quelques détails sur la bataille du 25 février — Causes secrètes des fausses nouvelles qui ont si promptement annoncé à l'Europe la défaite des Polonais et la prise de Praga. — Une fête manquée. — Maréchal Diebisch. — Anecdotes.

Après cet exposé des sentimens de l'armée polonaise, je passe à quelques traits détachés qui feront voir ce qu'étaient ces hommes sur la conduite desquels le Tzarévitsch a voulu jeter une ombre.

Le 29 novembre, M. Szembek, cantonné à un mille de Varsovie, ignorait que ce jour eût été marqué pour une grande entreprise, lorsque le bruit de la fusillade l'avertit qu'un événement extraordinaire se passait dans la capitale. Quel parti va-t-il prendre? Comment choisir entre une lâche inaction et les chances dont les fureurs du grand-duc vont menacer les hommes confiés à sa prudence? Une courageuse résolution concilie tout. Il assemble son régiment, lui déclare que seul il va affronter les dangers qui peuvent l'attendre à Varsovie. Mais n'oubliant point ses devoirs de citoyen : « Mes enfans, dit-il, restez sous les » armes; n'avancez que si on vous montre un » écrit de ma main : vous savez que la crainte » de la mort ne me fera point signer un acte » déshonorant. A trois heures je dois être de » retour. Si je ne l'étais pas.... alors marchez » sur Varsovie, et faites votre devoir! » La discipline militaire retient seule à leur place les soldats désespérés de voir leur général s'exposer au premier péril qu'ils ne partageront point. Bientôt un officier arrive à bride abattue avec un ordre du grand-duc qui enjoint au régiment de se rendre auprès de lui.

Tous déclarent qu'ils n'obéiront qu'à leur commandant, et l'officier, confondu, est forcé de se retirer.

Cependant les heures s'écoulent. Deux mille hommes, les yeux fixés sur la route de Varsovie, gardent un profond silence. L'incertitude, les angoisses augmentent. Trois heures vont sonner!.... Tout à coup, au milieu d'un nuage de poussière, un cavalier paraît dans le lointain : il agite un mouchoir blanc, il apporte des nouvelles de bonheur et de victoire. A cette vue, un cri s'élève dans tous les rangs; on se précipite, on entoure le généreux chef, qui proclame la chute du pouvoir de l'étranger et la délivrance de la Pologne! Au même instant, un mot rétablit l'ordre, et bientôt Szembek, à la tête d'un régiment digne de lui, entre à Varsovie, au milieu des acclamations du peuple.

Lorsque les officiers que le cours des événemens avait retenus auprès du grand-duc quittèrent les rangs de l'étranger pour aller rejoindre leurs compatriotes, M. Turno, aide-de-camp du Tzarévitsch, guidé par la délicatesse de l'honneur, déclara qu'il ne tarderait

point à se ranger sous les drapeaux de la patrie; mais qu'il regardait comme un devoir de loyauté militaire de reconduire jusqu'aux frontières du royaume celui qui jadis avait été son chef. En effet, M. Turno accompagna le Tzarévitsch; mais parvenu au terme qu'il s'était assigné : « Monseigneur, lui dit-il, je » prie V. A. I. d'agréer mes adieux; » et portant la main à son chapeau pour en arracher le plumet que les Russes avaient ajouté à l'uniforme national : « Prince, recevez maintenant ma parole d'honneur que je quitte » aujourd'hui ce signe pour ne le reprendre » jamais! » Aussitôt, il tourne la bride de son cheval et s'éloigne au galop. On prétend que Constantin, immobile, contempla encore longtemps le dernier de ces Polonais qu'il avait voulu gouverner sans avoir jamais su les comprendre. Tout à coup, serrant avec violence les flancs de son cheval, il s'élança sur la frontière du royaume, et disparut au milieu des neiges.

L'Europe doit éprouver une juste surprise en ne retrouvant plus dans l'histoire des événemens qui se sont succédé depuis le 29 no-

vembre le nom du lieutenant Wysocki, de l'homme qui osa concevoir la plus glorieuse, la plus hardie des entreprises, et qui le premier, fit retentir ces mémorables paroles : *Frères! l'heure de la liberté a sonné!* Une nation sensible et généreuse aurait-elle pu reconnaître par l'oubli les services d'un citoyen destiné à partager la gloire immortelle de Kosciuszko? Les dons de la reconnaissance nationale, les distinctions de rang, tout a été ouvertement refusé par le héros de notre révolution. Voici sa réponse : « Ce que j'ai fait est » l'accomplissement de la pensée qui a rempli ma vie entière. Je ne suis qu'un officier » subalterne. Les grades supérieurs exigent la » réunion du talent et de l'expérience ; que le » plus digne les obtienne ! Quant moi, verser » tout mon sang pour l'indépendance de ma » patrie, est l'unique bonheur auquel j'aspire. »

Une triste conséquence des crises politiques est de placer les citoyens dans une situation où deux sentimens sacrés se disputent leur âme.

Plusieurs des jeunes héros du 29 novembre avaient pour pères des hommes avilis

dans l'opinion publique. Ainsi les deux fils du général Hauke combattaient sous les drapeaux polonais, tandis que leur père, aveugle instrument des volontés du grand-duc, recevait le coup mortel dans les rangs ennemis. Un ami vint annoncer ce tragique événement aux deux frères. L'aîné répondit avec un stoïque sang-froid : « Mon père a péri de la mort » des traîtres; puissé-je mourir de celle des » braves! » Le plus jeune, plus sensible et non moins courageux, laissa échapper un seul accent de douleur : « Ma pauvre mère! s'écria- » t-il. En avant, frères! marchons au combat! » ajouta-t-il aussitôt d'une voix ferme.

Le général Chlopicki, alors dictateur, ayant appris que le général russe Rosen rassemblait avec des intentions en apparence hostiles un corps d'armée sur les frontières du royaume, députa vers lui un officier, afin de lui déclarer que, s'il avançait d'un pas sur le territoire polonais, cette démarche serait envisagée comme une déclaration de guerre, et que la responsabilité des événemens pèserait sur lui seul. M. de Rosen répondit d'une manière satisfaisante quant à l'objet de la négociation; mais il s'étendit longuement sur

l'énumération des forces redoutables de la Russie, et voulant apparemment se servir d'une comparaison neuve : « Monsieur, dit-il, » au parlementaire, la Russie est comme » un tonneau, et la Pologne comme un baril. — Il est vrai, répondit l'officier polonais ; » mais c'est un baril de poudre. »

Cette repartie me rappelle un mot de M. Novosiltzoff qui en fera mieux apprécier la justesse. Lorsque, par hasard, la conversation tombait sur l'union de la Pologne avec l'empire russe, il lui échappait quelquefois des réflexions remarquables. Un jour, les embarras de sa charge lui faisaient peut-être oublier sa prudence diplomatique, il alla jusqu'à soutenir dans un salon que cet acte était une faute politique. *Mais, monsieur*, lui dit une dame polonaise, *n'est-ce pas une augmentation de territoire ? — Madame, c'est une augmentation qui est affaiblissement. Le petit pays peut nous perdre.*

Les premiers jours qui suivirent l'invasion de l'armée russe en Pologne ne furent marqués par aucun combat. Le plan des Polonais

était de concentrer leurs forces auprès de Varsovie; l'ennemi semblait aussi éviter une rencontre. Au milieu de cette hésitation, on envoya de part et d'autre des parlementaires. Celui des Polonais était M. Rzewuski[1], aide-de camp du prince Radziwill. Voici quel fut leur entretien :

« Je désire parler au général commandant, dit l'officier russe. »

M. Rzewuski lui répondit que le général ne pouvait le voir lui-même. « Je viens m'informer de sa part du motif qui vous amène, ajouta-t-il.

— Le général de division Sacken m'envoie demander quel peut être le but des Polonais en nous attaquant?

— Comme officier subalterne je dois ignorer le but des opérations militaires que mon

[1] M. Rzewuski, l'un des jeunes gens les plus distingués de la société de Varsovie, joint à une amabilité de salon, une érudition et des connaissances profondes. Son éducation a été dirigée par une mère dont le mérite supérieur n'aurait pas besoin d'autre preuve. Long-temps établie à Vienne, madame Rzewuska y fut de la société particulière de madame de Staël, qui, on le sait, sympathisait rarement avec la tournure d'esprit d'une femme.

général veut mettre aujourd'hui à exécution. Je sais seulement qu'en marchant dans notre pays nous avons rencontré des troupes qui tirent sur nous. Je demande à mon tour pourquoi vous nous attaquez?

— Ainsi, vous ne reconnaissez plus l'empereur Nicolas?

— Le comte Sacken nous adresse une question à laquelle la diète a depuis long-temps répondu; il ne me reste rien à ajouter, et vraisemblablement notre commandant en chef s'apprête à une réponse qui ne manquera pas d'évidence. Au reste, il est douloureux pour les Polonais d'avoir à combattre une nation dont leur origine les rapproche. Pourquoi ne nous tendez-vous pas une main amie, ne réclamez-vous point avec nous les droits de la liberté? Le temps n'est plus où les peuples s'égorgeaient sans savoir pourquoi?

— Nous combattons contre vous, car ainsi le commandent les lois de la guerre.

— Les lois de la guerre ne sont pas toujours d'accord avec celles de la conscience!

— Nous nous reverrons dans des temps plus heureux. Je suis le capitaine Brinken: veuillez vous souvenir de moi.

— Je m'appelle Rzewuski, aide-de-camp du général en chef.

— Du général en chef? qui donc commande ici?

— Dans cet instant, c'est le général Rohland.

— Ce ne serait pas M. Zymirski?

— Non, Monsieur.

Ici se termina cet entretien qui offre plus d'un rapprochement avec le mot de M. de Novosiltzoff, et les deux parlementaires s'acheminèrent vers leurs camps.

Tout l'esprit de la guerre actuelle est renfermé dans ces deux devises de l'armée polonaise : *Vaincre ou mourir. — Pour la défense de notre liberté et de la vôtre !*

A Stoczek, où le général Dwernicki remporta sur le général Geismar une victoire que l'infériorité du nombre rend si remarquable, une grande partie des combattans étaient des conscrits qui voyaient pour la première fois le feu. L'admirable sang-froid et la présence d'esprit de cette jeune milice sont au-dessus

de tout ce qu'on peut imaginer. Lorsque la première décharge de l'artillerie les assaillit, et qu'ils virent plusieurs de leurs camarades renversés à leurs côtés, aucun trouble ne dérangea l'immobilité du bataillon carré. Tous entonnèrent à la fois le chant patriotique : *Non, la Pologne n'est pas encore perdue*, etc.; et aussitôt un soldat placé dans les derniers rangs, ramassant la carabine de l'un des morts, alla demander au chef de bataillon à passer dans la première ligne.

A la bataille de Grochow, les houlans du troisième régiment attaquent une batterie; le colonel russe Boutovitsch tombe de cheval; des soldats l'entourent : l'un d'eux allait frapper, lorsqu'un officier polonais lui arrête le bras. Le colonel, fait prisonnier, touché de la générosité qui venait de lui conserver la vie, s'empressa d'offrir sa bourse aux houlans; *Gardez votre or*, s'écrient ces braves, *c'est pour la patrie que nous combattons!*

Pendant que le général Sierawski commandait Zamosc, un officier vint lui remettre une lettre de la part du général Geismar.

M. Sierawski, pressentant ce qu'elle pouvait contenir, reçut le parlementaire en présence de quelques officiers de la garnison, et l'engagea à ouvrir la missive dont il était porteur, afin d'en faire lui-même la lecture. C'était une répétition du manifeste de l'empereur et des proclamations du feld-maréchal Diebitsch. On appuyait particulièrement sur *l'extravagance des jeunes enthousiastes, principaux moteurs de la révolution*, en ajoutant que, sans doute, l'honorable général ne manquerait point au devoir d'un sujet loyal et fidèle. « Votre commandant, reprit M. Sierawski, » est étranger : il ne peut donc ignorer que » des places fortes ne se rendent pas sans » coup férir. S'il veut encore renouveler ses » propositions, dites-lui que j'écouterai plus » volontiers le sifflement des bombes que les » vains discours d'un parlementaire. Au reste, » je ne connais pas ici l'autorité de l'empereur » Nicolas, j'y combats au nom d'une nation » libre et indépendante. Allez porter cette ré» ponse à votre général, et regardez mes che» veux blancs, afin que vous puissiez lui dire » qu'elle n'est point celle d'un jeune enthou» siaste. »

Quelle impression a dû produire sur les assistans la noble fermeté de leur général, dans ces murs qui déjà rappellent de si grands souvenirs historiques. Le fort de Zamosc, construit par les soins et aux frais du célèbre Jean Zamoyski, est à la fois un monument de ses exploits et de son patriotisme. Voici l'inscription qu'il fit graver sur la porte principale : *O patrie! ce ne sont pas des citadelles, ce sont nos corps qui doivent te servir de rempart.* Ces paroles sublimes étaient jadis l'expression des sentimens de nos ancêtres; aujourd'hui elles sont devenues notre histoire.

Lorsque le régiment de volontaires de Kalisz, composé de toute la noblesse du palatinat, fit son entrée à Varsovie, le peuple, frappé de la tenue guerrière de cette belle troupe, s'écriait, sur son passage : *Vivent les lanciers de Kalisz! — Périssent les lanciers, mais vive la Pologne!* Tel est le cri qui s'éleva dans tous les rangs. Pendant l'organisation de ce régiment, tous ces jeunes patriotes voulaient n'être que simple soldats. Il fallut tirer au sort les officiers pour mettre fin aux refus.

Une compagnie de volontaires a pris le nom de Légion de la Mort; tous ont juré à la patrie de la délivrer ou de ne point lui survivre, *et une tête de mort*, unique ornement de leur uniforme, est l'emblême de ce terrible serment. Ils obéissent à un chef, mais il n'y a point parmi eux de distinction de grades; *fraternité* et *indépendance*, telle est leur devise.

Après la bataille de Bialolenka, quelques amis entouraient un jeune volontaire, nommé Jankowski, couvert de blessures qui ne laissaient aucun espoir pour sa vie; cependant on tâchait de lui inspirer quelque espérance: « Vous » ai-je demandé si je dois vivre? Hâtez-vous de » m'apprendre si nous avons remporté la vic- » toire. — Une grande et glorieuse victoire! » Le régiment surnommé l'*Invincible* n'existe » plus; vingt hommes sont tout ce qui reste de » celui des cuirassiers de la garde; quatre dra- » peaux vont flotter aux pieds de l'aigle blanc. » — *Je meurs sans regret*.... » Telles furent les dernières paroles du jeune guerrier, le dernier sentiment qui fit battre son cœur glacé par les approches de la mort.

Un soldat reçoit un coup mortel : *Ce n'est pas ici que je dois mourir!* s'écrie-t-il. Il se relève, fond sur l'ennemi, porte encore un coup qui étend à ses pieds son adversaire, et c'est alors qu'il tombe et rend le dernier soupir.

Le commandant d'une batterie, M. Pientka, ayant momentanément manqué de munitions, s'assied sur un canon, et tandis que les balles sifflent sur sa tête, il dit froidement : — *Dussé-je périr, je ne reculerai pas!*

Le chasseur Wisniewski, ancien vétéran, venait d'étendre morts deux soldats, lorsqu'il reçut une blessure mortelle. Faisant un effort surnaturel, il soulève encore une fois sa carabine, et tire un coup qui renverse un autre ennemi ; puis il expire.

A la bataille de Bialolenka, un simple soldat, emporté par une ardeur guerrière, s'avance dans les rangs ennemis, tue un général, et paré de ses épaulettes et de son écharpe, continue à semer l'épouvante et la mort.

Un officier est blessé à la main, et son sabre tombe : *Il me reste la main gauche*, s'écrie-t-il, et saisissant aussitôt l'arme qui venait de lui échapper, il étend à ses pieds deux soldats qui déjà le regardaient comme leur prisonnier.

Au moment où un officier d'artillerie venait de pointer un canon, un boulet lui emporta les deux jambes : *Le canon est bien pointé : Feu!* s'écrie-t-il en tombant. Le coup part, allume un caisson ennemi, et répand l'effroi et la mort dans les rangs des agresseurs.

Pendant les combats de Grochow un enfant de quatorze ans a montré l'intrépidité d'un héros. Ce jeune soldat, nommé Ferdinand Dunowski, entraîné par une inconcevable bravoure, s'était avancé, au milieu de continuelles fusillades, jusqu'à une hauteur isolée; là, calme en face de l'ennemi, il ne cessait de tirer, et ce ne fut qu'après avoir tué trois soldats et l'officier qui commandait la troupe qu'il tomba lui-même, atteint par une balle. Emporté par ses camarades, qui étaient venus à son secours et ne pouvaient

retenir leurs larmes, il dit à son officier, sans laisser échapper une plainte : « Sauvez-moi, » mon colonel, je puis être encore utile à » ma patrie ! ». Grâce au ciel, on n'a rien à craindre pour la vie de cet héroïque enfant.

M. Rzewuski, le parlementaire qu'on n'a sans doute pas oublié, arraché aux occupations scientifiques et littéraires qui remplissaient tous ses loisirs, se distingue par une valeur brillante, et très-souvent expose une vie qui est loin d'être sans intérêt pour les lettres. A la bataille de Grochow, un de nos canons était resté abandonné à peu de distance des rangs ennemis. M. Rzewuski rassemble une poignée de soldats déterminés, s'avance jusqu'à la batterie russe, s'empare du canon pris par elle, et après avoir supporté une décharge effrayante, revient accueilli par les vives acclamations de ses frères d'armes.

Parmi les offrandes patriotiques, l'une des plus intéressantes est un sabre turc, que le patriarche de la liberté polonaise, le respectable Niemcewicz, a destiné au plus brave de nos soldats. Ce choix eût peut-être été fait, si une fin tragique n'avait mis un terme aux

exploits du comte Louis Mycielski. Ce militaire intrépide est du duché de Posen, et comme tous les citoyens de cette province, il a bravé les suites que pouvait entraîner son dévoûment pour voler à la défense de la patrie. Aggrégé comme volontaire au 4e régiment de ligne, les combats que livraient ses compagnons d'armes ne suffisaient pas à son enthousiasme. Partout où était le danger et la gloire, on apercevait Louis Mycielski. Il marchait toujours en avant avec les colonnes qui allaient à la charge. Enfin, à Bialolenka, grièvement blessé à la main droite, il bande lui-même sa plaie, prend son fusil de la main gauche, et marche à la baïonnette au cri de *vive la Pologne!* Un second coup de feu l'atteint à la jambe. En vain ses camarades le supplient de se retirer, il arrache sa cravatte, étanche à la hâte le sang qui coulait à grands flots; alors, redoublant d'intrépidité au milieu de ses douleurs, L. Mycielski se précipite sur une batterie, tue plusieurs canonniers, encloue un canon. Une troisième balle le frappe à la tête et le renverse sans connaissance. Aussitôt les compagnons de son héroïque entreprise cherchent à le secourir; mais tandis qu'ils le

portent sur un manteau, un boulet arrache le dernier souffle de vie qui animait ce corps meurtri. Mycielski était père de famille; il a laissé une veuve aussi intéressante que malheureuse, et cinq enfans en bas âge.

Au milieu des scènes tragiques de la guerre, plus d'un incident imprévu, plus d'un trait de sensibilité a fait succéder des émotions nouvelles à l'admiration due au courage.

M. Garczynski, ancien officier d'état-major, rentré au service comme simple soldat, combattait à côté de son fils à l'affaire de Kurow. Une vingtaine de dragons russes les entourent. En vain cherche-t-il à parer leurs coups, le jeune homme reçoit une blessure profonde. A cette vue, M. Garczynski déploie une bravoure désespéré, et nos soldats ont le temps de sauver à la fois le fils et le père.

Le général Kasimir Malachowski a pour aide-de-camp un brave de l'armée de Kosciuszko, le capitaine Kozlowski, dont les nombreuses blessures n'ont pu modérer l'enthou-

siasme. Ce n'est qu'à l'aide d'une béquille qu'il monte à cheval, et l'aspect de ce digne vétéran que les malheurs de la patrie ont arraché au repos que demandaient son âge et ses infirmités, a quelque chose de solennel et d'auguste.

Un officier, grièvement blessé, était tombé sans connaissance, et ses frères d'armes ne pouvaient lui porter aucun secours. Assis devant la chaumière de ses parens, un enfant de sept ans l'avait seul aperçu; aussitôt il se rappelle que de l'eau froide peut ranimer une personne évanouie, et, avec une présence d'esprit au-dessus de son âge, il accourt portant une cruche remplie d'eau fraîche. Il cherchait à rappeler à la vie le malheureux officier, lorsqu'un boulet l'atteignit lui-même et lui emporta les deux jambes! Il tombe, et c'est en tendant les bras encore à son compatriote que le petit ange expire.

Deux jeunes gens, par suite de tristes et malheureuses circonstances, s'étaient voués une haine mortelle. Au milieu d'événemens qui élèvent chacun au-dessus des considérations personnelles, un hasard imprévu les rap-

proche. Sans le savoir, ils se sont engagés dans le même régiment. Mais la nécessité de se voir, les relations que le devoir leur impose, ne servaient qu'à faire ressortir leur animosité mutuelle. Enfin ils marchent tous deux au combat, tous deux se distinguent, et entraînés par leur bravoure, environnés de nombreux ennemis, ils partagent les mêmes dangers. L'un des combattans, frappé à la tête, tombe de cheval; on allait l'achever, lorsque son rival s'écrie : *Tu n'es plus mon ennemi*, se jette au-devant du coup et reçoit une blessure profonde. Dans cet instant, une attaque nouvelle force les Russes à se retirer. La victoire est aux Polonais; on donne aux blessés de prompts secours, et l'on trouve les deux jeunes officiers sauvés par miracle. Leur premier mouvement, leur premier signe de vie fut de se tendre la main; ils jurèrent, par le sang qu'ils avaient versé pour la patrie, qu'une amitié aussi inviolable que leur haine fut violente, allait désormais les unir, et demandèrent à occuper la même chambre. Mais hélas! la destinée qui s'était plu à les rapprocher d'une manière si extraordinaire leur réservait encore une triste analogie. Leurs blessures étaient incurables,

et ils ne survécurent que de quelque semaines à la glorieuse journée du 19 février.

Un soldat du 5e régiment de ligne, blessé à la bataille de Bialolenka, remit à l'un des inspecteurs de l'hôpital militaire, où on l'avait ramené, cinq roubles qu'il portait cousus dans son uniforme : « Si je meurs, dit-il, que » cette petite somme soit renvoyée à mon » fils. Mais daignez le prévenir que je veux » qu'il rende scrupuleusement à notre voisin » huit florins qu'il m'a autrefois prêtés. Il » donnera encore deux florins en offrande » pour une messe. Le reste est l'unique héri- » tage que lui laisse un soldat mort pour la » patrie. Envoyez aussi à mon fils ce mouchoir » trempé de mon sang sur le champ de ba- » taille; qu'il le conserve, car à ce sang j'unis » ma bénédiction. Que mon Stanislas soit aussi » soldat; il vengera ma mort! Puisse-t-il vivre » assez long-temps pour voir notre patrie » heureuse! Qu'il la chérisse et la défende » comme son père et comme tous mes braves » camarades du 5e! »

Peu de jours après l'invasion des Russes,

l'armée vit arriver une troupe de cavaliers qui demandaient une place dans ses rangs. Leur chef était le comte Antoine Lanckoronski, suivi de ses deux fils Jean et Henri. Ce digne citoyen venait dévouer à la patrie l'appui de ses vieux jours et ce qui lui restait de santé et de forces. Lieutenant-colonel de l'escadron équippé à ses frais, M. Lanckoronski ne cesse de donner à ses fils, qui toujours combattent à ses côtés, l'exemple du sang-froid et du courage. A Markuszew, le plus jeune, blessé à plusieurs reprises, était tombé dans son sang. Dans cette situation terrible, M. Lanckoronski sait encore concilier les sentimens d'un père avec les devoirs d'un commandant : *Sauvez mon fils*, s'écrie-t-il à un soldat en fondant sur l'ennemi. Les Russes plient et sont forcés de fuir. Alors, M. Lanckoronski vole auprès de son fils. L'amputation était nécessaire, et le père et le fils soutinrent cette cruelle opération avec une égale fermeté, s'applaudissant de ce que l'un sur son déclin, l'autre à la fleur de l'âge n'avaient pas été inutiles à leur pays.

C'est le feu des canons que le feld-maré-

chal a opposé toujours à l'impétuosité de nos braves. Pourquoi du moins ne reste-t-il pas fidèle à ce système? pourquoi la lutte dans laquelle nous sommes engagés ne reste-t-elle pas ce qu'elle est, ce qu'elle restera aux yeux de l'histoire, un combat à mort entre la force morale et la force matérielle? Que penser d'un homme qui comprend assez peu sa position pour essayer avec nous des moyens corrupteurs? A plusieurs reprises M. de Diebitsch a fait à nos prisonniers une distribution d'argent en leur recommandant de porter à Varsovie une quantité d'exemplaires de sa proclamation. Sait-il quel fruit il a retiré de cette lâche démarche? De retour parmi les leurs, nos soldats ont rendu les proclamations à leurs officiers et les roubles de la Russie à la caisse des collectes. Ainsi on veut nous foudroyer et nous terrasser en nous corrompant. Nos armes défensives sont l'intégrité et l'honneur national; nos moyens d'attaque, la liberté, les bienfaits de la civilisation et ceux d'une humanité compatissante. Ah! peut-on sans frémir attendre de quel côté penchera la victoire.

Un courrier du maréchal Diebitsch à l'Empereur ayant été pris par un houlan, lui offrait 400 ducats pour sa délivrance. — *Vous m'en donneriez 4,000*, répond l'honnête soldat, *je suis Polonais, et je ne vous laisserais pas passer.* Aussitôt il amène son prisonnier au quartier-général, et le présente au généralissime, mais sans parler de l'action à laquelle il avait mis autant de simplicité que de noblesse. Ce fut le courrier lui-même qui, toujours plus pénétré d'admiration, raconta tout au général en chef en s'écriant : *Dans toutes les armées de l'Empereur on ne trouverait pas un homme comme celui-ci!*

Après la bataille du 31 mars, des houlans venaient de prendre un fourgon et l'avaient aussitôt amené à leur commandant : on voulut récompenser par une gratification leur fidélité délicate ; mais tous refusèrent, répondant que *cet argent était à la nation et trouverait un emploi plus utile. — Nous ne voulons pas de cela*, disaient-il unanimement, *voilà ce qui nous sera dû peut-être :* en montrant une décoration. Voyant qu'il était impossible de vaincre leur délicatesse, les officiers firent ou-

vrir le fourgon, où, parmi d'autres effets précieux, il se trouva plusieurs sacs de roubles; alors on leur distribua cet argent en disant : *Celui-là n'est pas à la nation, c'est votre prise, et vous ne pouvez plus le refuser.*

A la même bataille du 31, vers la fin de l'action, le général russe Levandoffskoï blessé, à l'épaule, et dépouillé par ses propres soldats, était resté sans secours sur le champ de bataille. Arrive un jeune aide-de-camp du généralissime Skrzynecki, qui accourt vers lui à bride abattue, en s'écriant : *Général, vous êtes mon prisonnier!* En même temps il saute de cheval, et invite M. Levandoffskoï à y monter, tandis qu'il suivrait à pied. Le général hésitait; mais l'aide-de-camp le força à prendre sa place, et le conduisit ainsi au général en chef. Le prisonnier ne put dissimuler son émotion ni sa surprise, et finit par se répandre en paroles d'admiration pour des ennemis aussi généreux. Il est à remarquer que le général Levandoffskoï, contemporain de Catherine, fut un des compagnons de Souvaroff, et fit à l'assaut de Praga couler des flots de sang polonais.

La guerre de Pologne, qui inspire un si vif intérêt aux esprits pensans, a dû leur offrir plus d'un problême à résoudre. Jusqu'ici c'est tantôt dans les bulletins de notre armée tracés avec la rapidité et la noble franchise des camps, tantôt dans les rapports ingénieux du maréchal Diebitsch, qu'ils ont été réduits à suivre l'historique des événemens. Il est à présumer que ces pièces justificatives n'ont pas encore apporté en France des notions d'après lesquelles on ait pu se former une idée précise de la campagne actuelle; par suite, la partie militaire de notre révolution en deviendra sans centredit l'un des plus curieux épisodes, lorsque le présent sera tombé dans le domaine de l'histoire. La sagacité française se sera déjà aperçue sans doute que jamais campagne ne fut aussi féconde en *retraites savantes*. On croirait que le maréchal a entrepris d'éclipser la gloire dont Xénophon et ses dix mille étaient jusqu'ici paisibles possesseurs. Sans doute plus d'un militaire polonais, en se reposant des fatigues de la guerre, racontera aux contemporains les exploits et les événemens qui maintenant se passent sous ses yeux. En attendant ces ouvrages d'une

bien autre importance, je m'empresse de satisfaire la curiosité et l'attente générales au moins sur un fait dont l'originalité n'a pu échapper aux observateurs.

Après la bataille du 25 février, la triste nouvelle de notre chute, parvenue en un instant jusqu'aux confins de l'Europe, a rempli de douleur et de regrets tous les cœurs sensibles et généreux. On avait déjà pleuré sur le tombeau de la malheureuse Pologne. Un rapport du maréchal Diebitsch en date de Praga pouvait-il laisser quelque doute sur cette tragique catastrophe? Cependant la Pologne se relève encore, elle lutte avec gloire et bonheur : comment concilier des faits aussi contradictoires? Sûr du succès de ses plans, le maréchal (je garantis l'authenticité), le maréchal avait préparé d'avance le récit des événemens de la journée du 25. Ce n'est pas à moi à suivre le détail des opérations militaires; tout ce que je puis dire, c'est que M. de Diebitsch avait regardé comme une mesure dont le résultat serait infaillible, la charge inopinée des deux plus beaux régimens de l'armée russe, l'*Invincible* et les cuirassiers de

la garde. En effet, cette attaque fut exécutée avec une impétuosité foudroyante, et toutes les chances parurent se tourner contre nous. Le général Szembek est culbuté, le général Zymirski reçoit un coup mortel; Chlopicki, qui dirigeait tous les mouvemens, blessé à deux reprises, est forcé de quitter le champ de bataille, l'armée polonaise n'a plus de commandant en chef. Après des prodiges d'une valeur mal dirigée, le centre plie, le sort de la Pologne ne tient plus qu'au courage du désespoir! Ah! le courage n'a jamais manqué à des Polonais : présence d'esprit, sang-froid, audace, ils déploient toutes ces ressources de la force morale, comme si cette masse d'individus n'était qu'un seul homme, inspiré par une seule pensée. Tout à coup ce qui devait achever leur défaite devient pour nos soldats un nouveau triomphe. Les deux régimens russes, séparés de leur corps d'armée, cernés de toutes parts, ne voient plus d'espoir de salut; en vain ils essaient de se rallier autour de leurs drapeaux, en vain cherchent-ils à se défendre avec acharnement, ils succombent, et quarante hommes échappés à la mort par la fuite sont tout ce qui reste des *Invincibles.*

Les Russes attendaient les vainqueurs, ils aperçoivent une poignée de fuyards. On prétend qu'à cette vue un cri de surprise et de détresse s'éleva dans tous les rangs; l'armée entière, perdant à la fois le courage et l'espérance, se retira en désordre [1].

Comment les Polonais, au lieu de poursuivre les vaincus, se sont-ils retirés à Varsovie? C'est ce qu'un témoin oculaire expliquera sans doute un jour. Mais comment, après la défaite du maréchal, le bulletin officiel de sa victoire a-t-il été publié? Il était expédié avant l'issue du combat. M. de Diebitsch, au moment où la charge des Invincibles avait momentanément fait plier l'armée polonaise, avait ordonné à un aide-de-camp de faire partir à l'instant la dépêche pour Berlin et Pétersbourg. On ignore quel effet elle a pu produire dans la capitale de la Russie. Mais à peine fut-elle parvenue à Berlin que plusieurs princes de la famille royale [2] parcoururent en calèche

[1] C'est le général Lubienski qui, dans cet instant décisif, a tenu lieu à l'armée polonaise de commandant en chef, avec autant d'habileté que de courage.

[2] Le prince royal n'était point du nombre.

la ville en publiant partout l'heureuse nouvelle. M. Alopéus commanda une illumination. Son hôtel, surtout, devait être resplendissant de lampions, de transparens et de devises; tout à coup, au milieu de ces brillans préparatifs, un contr'ordre mystérieux vint subitement interrompre les ouvriers. Surpris et mécontens, ils se retirèrent non sans humeur; plus d'un bruit circula tout bas parmi la foule; mais les feux de joie n'ont pas encore brillé sur notre tombe!

Je me permets aussi d'anticiper sur les mémoires futurs par le récit de quelques anecdotes; ce sera peu de chose, il est vrai, mais un retour sur l'idée-mère de ces mélanges, la persuasion qu'un rien en apparence peut en dire beaucoup sous une forme légère m'encouragent à les raconter.

Lorsqu'après la bataille de Grochow, le comte Mycielski fut, pour la première fois, envoyé en parlementaire au camp du feld-maréchal, il y reçut un accueil d'une extrême obligeance. M. de Diebitsch lui dit même, par manière de compliment : « Les Polonais se

» battent comme des bêtes féroces ! » M. le maréchal, reprit le comte Mycielski : « Pardonnez si je vous fais l'application de votre » comparaison. Si bêtes féroces il y a, c'est » vous, messieurs les Russes, qui leur ressemblez, puisque nous ne pouvons parvenir à » vous attirer hors de vos bois. — Oh ! » monsieur, je ne vous cache pas que c'est » une de mes ruses de guerre ; je me garderai » bien de vous donner un terrain où votre » cavalerie puisse se déployer. »

J'ai parlé de la terreur panique qui à Grochow fit subitement fuir l'ennemi. Voici quelle punition le généralissime russe infligea sur-le-champ au premier régiment qui avait osé donner un si pernicieux exemple. Soldats et sous-officiers ont tous reçu cinquante batogs, en présence de l'armée, pour retremper à la fois l'esprit des battus et des battans.

On demandait à quelques prisonniers russes pourquoi ils étaient venus attaquer et dévaster un pays où l'on ne désire que leur faire du bien : « Ce n'est pas notre faute, répondi- » rent ces pauvres gens, on nous a donné à

» chacun un rouble, puis on nous a ordonné
» de marcher contre les Français. — Contre
» les Français ? Comment appelez-vous donc
» le pays où vous êtes maintenant ? — La Bel-
» gique. »

Il est d'autant plus intéressant de trouver chez ces malheureuses victimes de l'ignorance une sensibilité qui prouve que la nature, plus juste que les hommes, n'a traité aucun peuple en marâtre.

Pendant ces journées de février, où le champ de bataille était à une si effrayante proximité de nos murs, deux blessés, un soldat russe et un officier polonais, étaient restés étendus sur la chaussée, tandis que le combat continuait avec des chances diverses. Tout à coup, un détachement de cavalerie russe se dirige à bride abattue du côté de Varsovie. L'officier polonais, tombé au milieu du chemin, allait être écrasé, lorsque le blessé russe, ému de compassion, se traîne vers lui, à genoux, et, après de longs efforts, parvient à retirer son compagnon d'infortune de cette situation affreuse. Transportés tous deux à Varsovie, le

capitaine O***, pénétré d'une juste reconnaissance, n'a plus voulu se séparer du généreux prisonnier; il a demandé que leurs lits fussent placés l'un à côté de l'autre, et jamais attachement mutuel ne fut plus dévoué et ne sera plus inviolable.

FRAGMENT II.

APERÇU SUR LE CLERGÉ POLONAIS.

Pourquoi notre clergé est à la fois orthodoxe et libéral. — Observations historiques. — Admirable conduite des prêtres polonais pendant la révolution actuelle. — Évêques, religieux, prédicateurs. — Caractère particulier des mœurs polonaises. — Abbaye de Czenstochowa. Sa position pittoresque. — Processions de pélerins. — Souvenirs historiques. — Le prieur de l'abbaye. — Patriotisme et offrandes des religieux.

C'est une opinion généralement reçue en France, que le clergé, par état et par principes, occupe dans l'ordre social une place qui le lie au parti de l'absolutisme. Malgré l'analogie de vues politiques et cette sympathie

qui nous unit aux Français, nous serions injustes si nous devions accéder à leur manière d'envisager cet objet important. Et le pourrions-nous, lorsque nous admirons dans nos prêtres l'auguste union des vertus religieuses et des vertus civiques? lorsque ceux qui nous donnent l'exemple de la charité pacifique de l'Évangile nous enseignent que l'amour de la patrie n'est pas seulement un sentiment, qu'il est encore un devoir? Les mœurs, les opinions, tout dérive d'une cause nécessaire : c'est à la réflexion à remonter jusqu'à elle, à démontrer la nullité du mot *hasard*.

Sous le rapport politique, l'ancienne Pologne a suivi une marche absolument opposée à celle de la plupart des peuples. Laissons de côté des siècles qui se perdent dans l'antiquité, et où notre gouvernement fut aussi purement monarchique; loin de nous dégager peu à peu des entraves du pouvoir absolu, c'est l'expérience au contraire de l'abus illimité du gouvernement représentatif qui nous a menés volontairement dans les bornes conservatrices d'une constitution modérée. On sent que chez un tel peuple les souvenirs du *bon vieux temps*, de ces temps de foi et de

religion ont dû se confondre avec ceux de la liberté, et qu'il n'y a nulle difficulté à admettre l'alliance de la piété la plus fervente avec l'indépendance individuelle, là où les annales historiques en offrent un continuel exemple. Nourri dès le berceau dans ces idées indigènes, il n'existait pour le prêtre polonais aucun motif qui dût lui en inspirer de contradictoires. Le système de notre législation accordait aux dignitaires de l'Église la place honorable qui leur est due; mais la voix du plus pauvre gentilhomme avait tout autant de pouvoir, car l'égalité était la première loi de l'État. Il est bien aisé de concevoir, d'après ces observations succinctes, comment, sous l'influence de telles institutions, les opinions politiques du clergé ont pris une direction qui maintenant est à la hauteur des lumières du siècle, tandis que, fidèles à une doctrine invariable comme la vérité, leurs principes religieux sont restés purs comme aux premiers âges[1]. Il est aisé de concevoir comment, admis

[1] Il est à propos de faire observer ici que plusieurs détails relatifs au clergé polonais ne sont pas parvenus en France avec exactitude. Ce n'est pas à tous les cultes que pendant la diète de 92 notre clergé voulut élever un temple; c'était

eux-mêmes aux délibérations législatives, ces défenseurs de l'ordre et de la tranquillité publique n'ont jamais pensé que l'auguste dignité d'une religion immuable pût être compromise par les découvertes de la science du gouvernement. Jamais leur zèle indulgent n'a excité ces guerres de religion, fléau par lequel tous les peuples ont payé le tribut au fanatisme. En un mot, nos prêtres identifiés avec la nation ont toujours été citoyens. Tel est le tableau fidèle du passé, telles sont les causes éloignées du présent. Aujourd'hui la Pologne renaissante offre encore une preuve de fait que le christianisme, cette religion à laquelle on doit l'abolition de l'esclavage, est encore l'appui naturel des droits des peuples. Chez nous, l'autel n'a point d'encens pour un trône injuste et tyrannique; il est l'asile des opprimés. Dès que la mémorable diète du 20 décembre eut déclaré la révolution nationale, on a vu le clergé rivalisant de patriotisme avec les autres corps de l'État offrir

une église à la Providence. Cette touchante idée fut aussitôt mise à exécution; on posa la pierre fondamentale de l'édifice en présence des représentans de la nation, et peut-être ce vœu d'un peuple infortuné a-t-il été exaucé.

aussitôt les cloches de ces églises pour être fondues en canons. Plusieurs évêques ont cédé au trésor les deux tiers de leur revenu. On vit paraître des lettres pastorales sur le sort de la patrie. De toutes parts les chaires chrétiennes retentissent de discours où les pensées religieuses s'unissent aux sentimens patriotiques, et c'est en vain que la philosophie chercherait dans cette union nouvelle une trace de ce qu'elle appelle *fanatisme*. Souvent, par un heureux rapprochement, les paroles de l'Écriture appellent au combat le guerrier polonais, et la poésie prophétique d'Israël pleure la chute du trône des Piasts, comme elle gémissait autrefois sur les ruines de Sion. Que diraient les Parisiens, s'ils voyaient des curés de campagne marchant à la tête des détachemens de recrues, les amener au lieu de leur destination, et se séparant avec émotion de cette jeunesse qui naquit et grandit sous leurs yeux, l'exhorter à vaincre ou à mourir? C'est un singulier et frappant spectacle que ces congrégations de religieux qui, la bèche à la main sortent de leur monastère, traversent la ville en silence, et vont s'unir aux ouvriers qui travaillent aux fortifications

de Praga. Rendus aux mœurs du moyen âge, ces respectables solitaires consacrent leurs loisirs à d'utiles et rudes travaux, et lorsque la porte de leur retraite obscure se refermera sur eux, ils n'emporteront d'autre récompense que la reconnaissance de leurs concitoyens.

J'ose le dire, la Pologne jusqu'ici superficiellement connue, a pour un esprit observateur l'intérêt de l'originalité. Sous plusieurs rapports, elle occupe une place intermédiaire entre le moyen âge et le dix-neuvième siècle; car tout en allant au-devant des opinions modernes, libérale par conviction autant que par caractère, une générosité ennemie de toute destruction conserve dans son sein ce que les temps qui ne sont plus avaient de noble et de poétique. C'est au milieu de nous que l'on voit encore des soldats qui, après avoir long-temps combattu pour la patrie, vont passer leurs vieux jours dans la solitude d'un couvent. Aujourd'hui, encouragés par leurs supérieurs, plusieurs ont quitté pour un temps l'habit monastique, et exercent aux armes nos jeunes milices; preuve tou-

chante que l'amour du pays natal, ce sentiment qui naît avec nous, est encore le dernier lien qui attache l'homme à la terre, lorsque les illusions de la vie ne sont plus rien à ses yeux.

Sur les confins de la Pologne et de la Silésie, au sommet d'une montagne qui domine au loin la plaine, s'élève un bâtiment dont les murs crénelés et les flèches gothiques appartiennent aux siècles religieux et guerriers de la chevalerie. La singularité de son architecture, les rochers qui, groupés autour de cet édifice irrégulier comme eux, achèvent de lui donner un caractère pittoresque et romantique, tout fixe l'attention du voyageur et le détourne de sa route. C'est Czenstochowa, antique abbaye, objet de la vénération de tous les peuples slaves qui suivent le rite latin. Après avoir gravi l'étroit sentier qui seul conduit à cette habitation solitaire, on éprouve une nouvelle surprise en apercevant le paysage de la vallée. Ce n'est point ici une de ces retraites où la nature sérieuse et imposante semble révéler à l'âme des vérités sévères. Comme une piété indulgente, tout y porte

l'empreinte du calme et de la paix. L'œil plane sur des champs immenses dont l'aspect varie avec les saisons, avec les travaux de l'agriculture, et de cette solitude on contemple seulement d'un point de vue plus élevé les soins, les espérances et les joies humaines. Mais à l'approche des fêtes solennelles, ces campagnes si paisibles se changent en un tableau original et animé. Une multitude innombrable de pélerins, sortie des contrées les plus éloignées de la Bohême et de la Moravie, entreprend chaque année un long voyage pour visiter la vallée de Czenstochowa, comme si un instinct de la vie nomade de ses ancêtres avait arraché tout un peuple à ses foyers. Sans doute les théories de la Grèce se rapprochaient davantage des brillantes créations du beau idéal; mais nos mœurs et nos coutumes modernes, riches des souvenirs d'une longue suite de siècles, doivent avoir plus d'intérêt pour un esprit porté à la méditation. Ce n'est sûrement pas avec indifférence qu'un penseur suivra de l'œil ces longues processions qui s'avancent à pas lents, tandis que les premiers rayons du soleil répandent toute la fraîcheur de leurs teintes sur les cou-

leurs variées des bannières et les costumes caractéristiques du Morave et du montagnard de Bohême. Certes, ce n'est pas avec indifférence qu'en écoutant l'harmonie simple des cantiques il reconnaîtra dans ces idiômes divers une analogie qui atteste une commune origine, et en repassant dans sa mémoire des événemens que le temps a depuis long-temps emportés loin de nous, il admirera ce pouvoir d'un antique usage qui réunit encore momentanément les rameaux d'un peuple que des révolutions politiques ont depuis long-temps séparés.

Tandis que le malheur vient ici chercher une consolation, que la reconnaissance s'y acquitte d'un vœu, d'autres motifs encore attirent dans ces murs le Polonais, qui cherche partout des traces de sa gloire passée. Czenstochowa ne doit pas seulement sa célébrité à une légende ou à quelque ancienne chronique, son nom se rattache à des faits qui sont du domaine de l'histoire. La nature semblait avoir destiné ce rocher à servir de point de défense. On mit à profit sa position forte en l'entourant de murs et de bastions, et toutes les fois que le théâtre de la guerre se trans-

portait sur le sol de la Pologne, le monastère se changeait en forteresse et partageait avec la patrie ses chances de bonheur et d'infortune. Ainsi, sous le règne de Jean-Kasimir, l'invasion de Charles Gustave ayant forcé ce prince à chercher un asile en Silésie, quelques troupes se renfermèrent dans cette place, et l'intrépidité avec laquelle elles soutinrent un siége long et inutile ranima l'espérance dans l'âme du plus malheureux de nos rois; ce fut le premier signal qui réunit la nation contre l'étranger. Sans remonter au dix-septième siècle, lorsque les Autrichiens, pour faire diversion aux opérations de la guerre de 1809, attaquèrent le duché de Varsovie, ils tentèrent l'assaut de Czenstochowa avec aussi peu de succès, et bientôt eux-mêmes perdirent une de leurs provinces autrefois arrachée à la Pologne, la Gallicie.

On concevra combien ce lieu doit avoir pour nous d'intérêt, un intérêt d'autant plus universel qu'il parle au cœur de tous, depuis le simple villageois jusqu'au savant que l'érudition a rendu contemporain du passé. L'intérieur du couvent peut être regardé comme une espèce de musée où, sous la garde de la

religion, de précieuses antiquités nationales ont échappé aux spoliations. Depuis un temps immémorial, Czenstochowa a été enrichi par les dons de nos monarques ; un grand nombre a été offert en mémoire de divers événemens historiques. Les épouses de nos rois et de nos plus célébres guerriers, les épouses des *Chodkiewicz*, des *Zolkiewski*, des *Zamoyski*, déposaient dans cette abbaye les gages de leurs sentimens patriotiques. Chaque victoire qui relevait la puissance de la Pologne, y a pour monument son offrande; singulière collection chronologique que nous ne saurions contempler sans le plus vif attendrissement, puisqu'elle nous rappelle la gloire, le bonheur et les vertus de nos ancêtres !

Enfin, pour que tout fût en harmonie dans cette solitude romantique, il y a peu d'années que le prieur de l'abbaye était un de ces braves qui, après une vie agitée, ont trouvé le repos dans un oratoire. Lorsqu'un ancien frère d'armes visitait sa demeure, il le recevait avec l'hospitalité des premiers âges, et le sort de la patrie pour laquelle il avait tant de fois versé son sang faisait encore couler ses larmes. Ce respectable vieillard n'est

plus! Pourquoi, avant de descendre dans la tombe, ses derniers regards n'ont-ils pas été témoins de l'accomplissement des vœux que chaque jour il adressait au ciel! Mais les religieux, fidèles aux sentimens de leur vertueux supérieur, viennent d'apporter à leur pays une offrande d'un grand prix, la moitié du trésor dont ils sont les gardiens. Ainsi l'homme de bien qui disparaît sitôt de la surface de la terre y laisse long-temps encore des traces bienfaisantes de son passage [1].

[1] Le prieur à la mémoire duquel j'ai consacré quelques lignes se nommait Skibinski : sa valeur lui avait obtenu plusieurs décorations militaires. De tout temps, les religieux de Czenstochowa ont donné des preuves touchantes de leur attachement à la patrie. Lorsqu'en 1806 nous vîmes renaître un fragment de Pologne, ils s'empressèrent aussitôt de faire passer à l'hôtel de la monnaie pour 400,000 fl. polonais d'argenterie. C'est le premier fonds avec lequel on frappa une monnaie nationale. Pour compléter cette somme les vénérables hermites ajoutèrent encore à leurs austérités habituelles. Ils avaient sacrifié la plus grande partie de leur revenu.

Traits Détachés.

M. l'abbé Sakowski, curé de Praga, dans le temps où les délations et les violences étaient parvenues à leur comble, s'est attiré l'estime publique par sa courageuse résistance aux ordres d'un pouvoir redoutable par sa cruauté. Les étudians de Varsovie voulurent le 5 de novembre honorer la mémoire des victimes du massacre de Praga par une dévotion funèbre. Aussitôt une défense émanée du Tzarévitsch signifie à tous les ecclésiastiques qu'ils paieront cher leur complicité avec ce qu'il appelait *une criminelle audace.* Les horreurs d'une captivité sans espoir de déli-

vrance étaient le partage de quiconque osait s'opposer à ses volontés. Indigné de voir une ombrageuse tyrannie pénétrer jusque dans l'asile du sanctuaire, l'abbé Sakowski déclara que, sans s'effrayer des tourmens qu'on lui préparait, il était prêt à remplir ses devoirs de prêtre et de citoyen. La vengeance du Grand-Duc suspendait quelquefois ses coups afin de colorer ce qu'ils avaient d'odieux. Déjà plusieurs espions s'étaient introduits dans le modeste presbytère de Praga. O providence! ce fut précisément le 29 novembre que le digne pasteur reçut l'ordre de comparaître devant l'inique tribunal qui avait renoncé au plus bel attribut de la justice, le droit d'absoudre. C'est lorsque l'heure suprême de ces juges indignes venait de sonner, et tandis qu'ils méditaient la perte d'une victime de plus, que l'élan d'un peuple digne d'être libre rétablissait le règne de l'humanité et de la clémence.

Le prieur des dominicains de Varsovie, vieillard également respectable par ses vertus et son grand âge, était connu et chéri de tous les habitans; la classe indigente l'avait tou-

jours regardé comme un protecteur et un père. Profitant pour le bien public d'une influence qu'il ne devait qu'à des bienfaits, il parut le lendemain de la révolution la croix à la main, encourageant le peuple à cette énergique constance qui seule peut assurer le succès d'une grande entreprise. *Mes enfans*, s'écriait-il, *vous avez pour vous le bon droit. Aux armes! Dieu vous protégera!*

C'est dans le couvent des carmes que le Grand-Duc faisait renfermer les prisonniers d'État, et c'est sur ce bâtiment que se dirigea la première attaque du peuple, action qui suffirait seule pour dévoiler les causes de la révolution. Avec quelle joie les vainqueurs ne furent-ils pas reçus par les religieux dont le paisible asile avait été si cruellement profané. Dès que la liberté eut été rendue à la parole, un carme, l'abbé***, choisit pour sujet de ses instructions religieuses la peinture des maux que peuvent attirer sur la société la vénalité et les délations. C'est au nom de la compassion due aux malheureux, au nom de la vertu persécutée par un despotisme corrupteur, qu'il appelait le peuple à achever l'œuvre sur

laquelle le Seigneur semblait étendre une visible protection. Plus d'une fois l'éloquent orateur fut interrompu par son émotion et celle de l'auditoire, et des larmes versées en silence invoquaient le secours du ciel, en donnant un regret aux victimes qui avaient trouvé la mort dans cette enceinte.

M. l'abbé Ostrzykowski, curé de Zakronin est devenu par son patriotique dévoûment, l'objet d'une vénération particulière. Déjà sous l'ancien régime les sentimens de ce digne ecclésiastique lui avaient attiré d'injustes persécutions. Libre enfin de les exprimer sans contrainte, ses instructions pastorales sont devenues autant d'exhortations où il s'attache à démontrer toute l'étendue des devoirs d'un citoyen envers le pays qui l'a vu naître. Joignant l'exemple au précepte, les instans que les obligations de son état ne remplissaient pas, il les consacrait aux travaux des fortifications de Modlin. Un jour que, dérobé à l'attention de la foule, il travaillait sans relâche courbé sur sa bêche, un bataillon de grenadiers en marche pour l'armée vint à passer près des remparts, et le reconnut. Toute la troupe

s'arrête spontanément et veut recevoir la bénédiction du respectable serviteur de Dieu qui, cédant aux inspirations de l'enthousiasme exprime ses vœux, ses conseils, ses espérances, avec une éloquence si entraînante que les soldats tombent à genoux et jurent de mourir tous, s'ils ne peuvent affranchir cette terre qu'ils arrosent de leurs larmes.

Une dame, qui venait de gagner contre un de ses voisins un procès d'une grande importance, apprenant les événemens du 29 novembre, lui écrivit aussitôt une lettre conçue en ces termes :

« Dans notre position actuelle, les injustices, les torts qui ont pu diviser des compatriotes doivent être à jamais oubliés. Je renonce volontairement aux avantages qui m'ont été adjugés par les deux décrets dont vous avez connaissance, et ne veux pas d'un profit même légal qui pourrait affliger un concitoyen. Que les liens d'une amitié sincère cimentent désormais l'union sur laquelle se fondent toutes nos espérances. Ah ! si nos cœurs peuvent encore éprouver

» le sentiment que fait naître une offense, li-
» vrons-nous à la juste indignation que doi-
» vent nous inspirer nos longs malheurs, nos
» institutions violées et nos libertés anéanties.
» Comme moi, vous êtes prêt à tout sacrifier
» pour la délivrance de notre commune pa-
» trie. Je ne puis plus que vous offrir mon
» amitié et vous assurer de toute mon es-
» time. »

L'enthousiasme des femmes polonaises a quelquefois présenté un spectacle aussi extraordinaire que touchant. Un jour les habitans de Varsovie virent avec une surprise facile à concevoir plus de cent villageoises traverser la ville en habit de fête et la bêche sur l'épaule, pour aller travailler en corps aux fortifications de Praga. Une jeune fille, remarquable par l'élégance de sa taille, s'avançait à la tête de ses compagnes, tenant un drapeau aux couleurs nationales, sur lequel on lisait une éloquente et courte inscription. Au milieu de ce cortége on reconnut, avec un intérêt général, madame Zalewska, une de ces mères de famille qui, par leur grand âge et leurs vertus, sont encore une image

des mœurs patriarcales. Cette respectable dame marchait soutenue par ses petites-filles, groupe charmant, où la beauté de la femme semblait avoir voulu se montrer sous toutes les formes qui caractérisent l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. Cette gracieuse apparition fixa long-temps encore les yeux des spectateurs, tandis qu'elle disparassait parmi les antiques bâtimens de Praga.

Les jeunes personnes des pensionnats de Varsovie ont formé, sous les auspices de leurs institutrices, une association dont le but est de concourir, autant que le permettent leur sexe et leur âge, au succès de la grande entreprise nationale. Tous les mois elles déposent le produit de leurs talens ou de leur travail entre les mains des dames autorisées à recevoir les dons patriotiques. L'ingénieuse activité que déploient ces jeunes filles dans l'exécution de leur dessein, les progrès par lesquels elles se distinguent depuis qu'une idée intéressante s'est associée à tous leurs travaux, sont autant de preuves de la noblesse de leurs sentimens, et promettent à la Pologne une génération de femmes qui sauront

transmettre à leurs descendans les vertus de nos pères.

Une dame, dont l'unique enfant est un fils âgé de dix-sept ans, héritier d'une fortune considérable, l'a envoyé elle-même dans les rangs de nos défenseurs. Cette mère tendre et courageuse, en le pressant pour la dernière fois contre son cœur, suspendit au cou du jeune homme une image de la sainte Vierge, sur le revers de laquelle elle avait tracé ce touchant adieu : *Mon fils, que la bénédiction du ciel repose sur toi! Tu es Polonais, tu seras vaillant et fidèle ; mais souviens-toi que l'union est notre premier devoir, car elle est le principe de notre force. Tu n'appartiens plus qu'à la patrie ; mais pense toujours à ta malheureuse mère.*

Un garde national, chargé de recevoir les collectes patriotiques, a été témoin d'un trait de dévoûment accompagné de circonstances qui lui donnent un prix inestimable. Invité à passer chez une dame qui depuis trois ans lui était connue par ses vertus et ses malheurs, il la trouva entourée de quatre enfans

en bas âge, et dans une habitation dont le dénûment était la preuve évidente d'une misère supportée avec résignation et dignité. Quelle fut sa surprise, lorsque cette intéressante mère de famille déposa entre ses mains une pièce d'agenterie, la dernière qui lui restât d'une magnifique vaisselle qui depuis longtemps suppléait à ses modiques revenus ! Ensuite, prenant son fils entre ses bras : —*Voilà maintenant tout ce que je possède au monde*, dit-elle avec un calme mélancolique. *Son père nous a quittés pour voler à la défense de nos murs ; car il nous appartient moins qu'à la patrie. Un jour cet enfant marchera sur ses traces, et si alors je vois la Pologne glorieuse et libre, ne me plaignez point, je ne serai pas tout-à-fait malheureuse.* Le lieutenant N..... reçut dans un respectueux silence l'offrande que tant de grandeur d'âme élevait au-dessus de tous les trésors; mais, sans blesser ce cœur si noble et si délicat, il sut, en s'éloignant de la pauvre demeure qui venait de lui laisser une impression ineffaçable, y faire pénétrer des consolations et des secours.

Mademoiselle Émilie S***, maîtresse à dix-huit ans, d'une fortune considérable, avait montré dès sa plus tendre jeunesse, une maturité d'esprit et une sensibilité qui lui firent toujours préférer le bonheur d'être utile à l'humanité à tous les plaisirs de son âge. Soigner les malades de ses terres, recueillir les orphelins, telle était l'occupation d'une vie peu connue, parce qu'un mérite aussi supérieur cherche toujours à se dérober à l'attention publique. Avec tant de qualités modestes, il y avait dans l'âme de mademoiselle S*** une énergie que notre révolution ne tarda pas à développer. A peine a-t-elle entrevu la possibilité d'être utile à son pays, que sa résolution fut prise. Elle déclara à sa famille qu'elle avait renoncé aux liens du mariage; que toute sa fortune appartenait désormais à la patrie, et qu'elle-même allait se consacrer au soin des blessés. Peut-être mademoiselle S*** ne pourra-t-elle accomplir qu'en partie ce noble dessein. Ses terres sont situées dans le duché de Posen; un décret de confiscation les menace. Ce n'est qu'à la faveur d'un déguisement, et sous un nom supposé qu'elle a pu parvenir à passer en Pologne, apportant une offrande considérable

en argent comptant et le sacrifice de sa destinée personnelle.

Il est impossible de recueillir le nom des dames qui depuis se sont consacrées au soin des blessés. Je ne parlerai donc que de la comtesse Claudine P***, qui s'est élevée à un degré de dévoûment dont on ne saurait apprendre les détails sans le plus vif attendrissement. Cette femme si distinguée par son esprit, et qui jadis déployait dans les salons de Paris un talent si ravissant pour la danse, qu'encore enfant, sa grâce la fit surnommer la petite Gardel, a passé subitement des occupations d'une femme du grand monde et d'une femme d'esprit à tous les sacrifices que nous admirons dans la vie des premiers chrétiens. Madame P*** n'a point d'enfans : son mari est à l'armée, aucune arrière-pensée n'est donc venue la rappeler à d'autres devoirs. Convaincue que c'est en s'oubliant soi-même que l'on peut tout pour les autres, elle n'a pas conservé un domestique, pas une femme de chambre auprès d'elle; tous ses meubles ont été vendus au profit des blessés, ou transportés dans les hôpitaux. Seule, dans un ap-

partement désert, elle n'a conservé qu'une chaise longue, qui lui sert de lit. Le croira-t-on? Ses matelas jusqu'à ses oreillers et ses couvertures, elle a tout donné, et c'est dans un manteau qu'elle s'accorde quelques heures de repos. Levée de grand matin, elle se rend aussitôt à l'hôpital confié à sa surveillance. Qui alors pourrait surpasser son zèle, et cette compassion courageuse qui élève la femme même au-dessus de sa sensibilité! C'est ainsi que depuis trois mois madame P*** semble puiser toujours de nouvelles forces dans le sentiment qui l'anime. Sa nourriture même rappelle les austérités des anciens temps : elle se refuse jusqu'à un bouillon, et quelqu'un ayant voulu lui faire remarquer que sa santé pourrait enfin s'altérer : — *Je me porte si bien*, répondit-elle, *et nos héros souffrans peuvent-ils recevoir assez de soins!*

Le patriotisme des Polonaises, il est aisé d'en juger d'après les actions dont on vient de faire le récit, n'a rien de cette hardiesse mâle qui fait sortir la femme du caractère de son sexe. Cela devait être. En Pologne, l'enthousiasme n'est point, comme chez les nations qui jouis-

sent d'une prospérité publique, un élan né de quelque circonstance extraordinaire. Fortifié par le malheur, cultivé en silence, il devient grave et réfléchi. L'amour de la patrie dans l'âme des Polonaises est un sentiment calme et religieux; il n'exclut point la timidité et la réserve, il rend seulement ces deux qualités plus touchantes encore. L'anneau nuptial déposé par les dames polonaises sur l'autel de la patrie en est l'ingénieux emblême. Sacrifier sans hésiter leurs plus chères affections, souffrir et ne jamais se plaindre; laisser la force guerrière aux hommes, et se borner à celle de l'âme; partager les peines, les travaux de leurs pères et de leurs époux, en leur laissant toute la gloire du triomphe, voilà comment nos mères nous ont expliqué la destinée de la femme.

FRAGMENT III.

Caractère et patriotisme des paysans polonais. — Porteurs de faux, montagnards de Krakovie.—Costumes.—L'album de rubans. — Danses. — Improvisations. — Pantomime. — La ceinture sonore.—Malentendu et raccommodement. — Le Grand-Duc entouré des montagnards. — Danse guerrière, etc. etc.

Nous convenons, avec un profond sentiment de peine, que le paysan polonais est encore fort éloigné du degré de civilisation qui fait honneur à la France et à l'Allemagne. Les vices de nos anciennes institutions, cette série de troubles et de désastres qui peu à peu a amené la ruine de notre malheureuse patrie, toutes ces causes de destruction ont dû peser jusque sur l'intelligence d'une classe d'hommes

que le bonheur public peut seul élever à un état d'aisance; et l'on n'ignore point que cette aisance est la condition indispensable du progrès des lumières. Cependant il est certains traits de caractère qui, susceptibles de plus ou moins de développement, n'en sont pas moins indépendans de toute instruction acquise, et ce sont précisément ces germes primitifs de vice et de vertu qui constituent ce qu'on appelle *le caractère national*. Que l'on envisage sous ce point de vue la classe pauvre et ignorante de nos cultivateurs, et l'on retrouvera en eux le type de ces braves dont les légions polonaises ont fait connaître à l'Europe entière la valeur, la constance et la fidélité. Notre paysan ne sait pas toujours lire et compter; mais une justesse d'esprit innée dirige avec bonheur son jugement, et sa gaîté a quelquefois assez de finesse pour devenir satirique[1]. Donnez-lui un cheval, en

[1] Il n'y a pas long-temps que l'on entendit un paysan, auquel un gentilhomme cherchait querelle, riposter sur-le-champ: « Monsieur, j'aime mieux mon vieil habit que le vôtre; il m'appartient, et votre beau manteau n'est peut-être pas à vous. » Et cet homme n'avait jamais de sa vie entendu discuter sur *l'égalité*, *la dignité de l'homme, etc.*

peu de temps sa vivacité et son adresse en auront fait un excellent cavalier. L'histoire n'est pour lui que ce qu'elle est chez les peuples simples, une tradition; et pourtant il se sent dégradé; il ne s'est point accoutumé au joug. Les mots *patrie*, *indépendance*, l'émeuvent fortement. *Kosciuszko!* ce seul nom le fait tressaillir...... Aussi quel enthousiasme pur, désintéressé, électrisa les habitans de la campagne à la première nouvelle des événemens de Varsovie! Au premier appel, le père de famille, comme le jeune homme, fut prêt à quitter sa cabane, sa femme, ses enfans. Il y a dans l'abandon d'une chaumière quelque chose de plus touchant que dans celle d'un palais. Le laboureur sacrifie sans hésiter ce qu'il a de plus précieux, les instrumens de ses travaux champêtres. Il en a bientôt fait cette arme nationale que les récits des vieillards font connaître à leurs petits-fils. Des milliers de porteurs de faux s'exercent à manier ces lames terribles, et dans l'attente du combat, on les entend chanter l'ancienne chanson patriotique qui les endormait au berceau :

Oui, la Pologne existe, puisque nous vivons encore.
Ce que l'étranger nous a ravi, le glaive nous le rendra.

Que ne doit-on pas espérer d'un pays où la grande pensée de Mirabeau, *le peuple est immortel*, est à la fois une opinion et un sentiment populaire!

Un peuple aussi impressionnable ne saurait être étranger à ces images pittoresques, à cet instinct de poésie que l'homme à sa naissance reçoit de la nature, et qui n'a rien de commun avec les froids calculs de la science. Souvent, dans mes promenades solitaires, il m'est arrivé de recueillir des expressions qu'un écrivain distingué ne dédaignerait point, si elles se présentaient à son imagination refroidie par le travail du cabinet. Un jour la vue d'un enfant tel que les peignait l'Albane me fit adresser la parole à sa jeune mère : celle-ci lui dit en le caressant : *Comme tu es heureux, le monde est encore pour toi comme une fleur!* Il n'y a pas long-temps qu'une paysanne de la terre que j'habite eut le malheur affreux de perdre presque en même temps son enfant et son mari. Cette infortunée me disait en embrassant mes genoux : *Ah! madame, si vous saviez comme je suis seule à présent! On n'entend plus dans ma chaumière que le souffle du vent.* N'est-ce point là un accent de

cette mélancolie rêveuse qui inspirait le Barde calédonien ?

Sans *Hippolyte Borutynski*, sans ce roman charmant, que le désir de faire mieux connaître l'ancienne Pologne inspira à M. Bronikowski, on ignorerait encore que les habitans d'un de nos palatinats sont doués d'un talent inculte d'improvisation, qui sert d'interprête à leurs peines et surtout à leurs plaisirs. Sous tous les rapports, les montagnards de Krakovie sont un peuple véritablement remarquable, et dignes d'animer les paysages de la belle et intéressante contrée où les a placés la nature. Leur physionomie, leurs gestes, leurs costumes; tout en eux porte l'empreinte d'une singulière vivacité d'imagination. Il ne suffit pas que des broderies de couleurs bariolées marquent les contours de leurs vêtemens, une ceinture garnie d'ornemens en métal retentit à chacun de leurs pas. La coiffure des jeunes filles se compose de deux longues tresses, et d'une quantité de rubans qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Ce n'est pas seulement une coquetterie naïve qui préside au choix de cet assortiment, il est souvent un recueil de tous les

souvenirs d'une vie où les plaisirs sont journaliers, et les événemens aussi simples que rares. Ce ruban a été rapporté du pélerinage de Czenstochowa; un autre est le fruit des épargnes d'une bonne vieille grand'mère; un troisième est peut-être plus intéressant encore : mais c'est particulièrement lorsque la danse réunit cette jeunesse si mobile dans ses impressions, qu'il est curieux de l'observer. On devine que les Krakoviaks, tels que je viens de les dépeindre, ne sont pas faits pour l'imitation ; aussi ont-ils inventé une danse caractéristique qui tient tellement à leurs mœurs, que seuls ils savent la représenter avec toute sa gaîté et son abandon.

C'est toujours le plus leste et le plus adroit qui, avec la plus légère des jeunes filles, se met à la tête des danseurs; et cette prérogative n'appartient pas seulement à l'agilité du corps, puisqu'il faut y joindre le don de l'improvisation. Placé devant l'orchestre de cornemuses, le jeune montagnard garde un instant le silence; mais déjà son attitude déterminée, son bonnet placé avec une fierté fantasque, sont un tableau muet de la liberté qui préside à ses pensées comme à ses mou-

vemens. Il frappe la mesure du refrein, fait résonner en cadence les anneaux de sa ceinture; enfin, au milieu de ce bruyant accompagnement, il se livre à la première idée, à la première sensation qui le frappe. Tantôt c'est un éloge adressé à sa jolie compagne, tantôt une plaisanterie mordante lancée contre un rival qui excite son humeur; tantôt un rapprochement heureux, plus souvent bizarre, avec quelque objet qui semble lui offrir une comparaison. A la fin de chaque couplet, il s'élance, suivi de tous, parcourt rapidement plusieurs cercles, et s'arrête dès qu'il éprouve le besoin d'exprimer une idée nouvelle. Quelquefois c'est la danseuse qui prend la parole, et une petite scène de jalousie ou d'explication amuse le spectateur qui aime à saisir la nature sur le fait. La danse krakovienne n'est pas toujours une ronde monotone. Si parfois un mot lui a déplu, la jeune fille s'échappe avec une mutinerie badine, en détournant la tète, et fuit avec tant de vitesse et de légèreté, que le jeune homme s'efforce en vain de l'atteindre. Alors il s'arrête, il paraît l'éviter à son tour. Avertie par un regard furtif, la boudeuse ralentit peu à peu ses pas, et la

danse recommence avec cet accord qui suit un malentendu passager. Ces incidens dramatiques ne sont qu'une figure; mais il y a tant de naturel dans leur exécution; la jeune fille est tour à tour si timide et si ingénue, le jeune homme si naturellement fier et passionné, que l'étranger qui les verrait pour la première fois serait tenté de croire qu'ils cèdent à des sentimens involontaires.

Il est superflu d'ajouter que les Krakoviaks se distinguent par une humeur belliqueuse et une insouciance du danger plus fortement prononcée encore que celle du reste de nos villageois, quoique tous soient cependant hardis et courageux. Qui le croirait? le Grand-Duc, malgré sa haine pour tout ce qui chez nous annonçait un esprit d'indépendance, avait un penchant décidé pour ces braves montagnards. Lorsque leurs recrues se rendaient à Varsovie, ce n'est point avec tristesse ou regret qu'elles arrivaient à leur destination. Aussi libres qu'au milieu de leurs montagnes, la vue d'une capitale n'avait rien qui les surprît ou leur imposât : ils traversaient les rues et les places en fredonnant à haute voix. Leur entrée était une espèce de

danse guerrière ; et, par un de ces contrastes bizarres dont il serait difficile de rendre raison, le Grand-Duc devenait affable et bienveillant dès qu'on lui annonçait l'arrivée des recrues krakoviaks. Il les faisait venir, se plaisait à les entendre chanter leurs victoires futures, à les voir sauter et danser avec une adresse qui présageait celle qu'ils auraient dans le maniement des armes ; et ce faible était si connu, que ce jour-là était attendu avec impatience, comme un instant favorable aux grâces. Était-ce une fantaisie ou une méprise ?...... Ah ! du moins la sympathie ne pouvait y avoir aucune part. Qu'y a-t-il de commun entre la gaîté vive et franche de ces hommes de la nature et l'oubli momentané des sombres inquiétudes d'un tyran ?

Traits Détachés.

Les paysans du palatinat de Krakovie, qui, comparés aux autres, jouissent d'une honnête aisance, ont unanimement résolu de payer d'avance tous les impôts de l'année 1831, et ils se sont aussitôt acquittés de cette offrande patriotique.

— Pendant les premiers jours de la révolution, lorsque le pays était encore dans cet état d'effervescence inséparable d'une crise violente, le gouvernement ne put d'abord fixer son attention sur la foule innombrable de volontaires qui accouraient en demandant des armes. Toute cette population bivouaqua près d'une semaine aux environs de Varsovie, supportant, sans laisser échapper

une plainte, la rigueur de la saison, la privation des premiers besoins de la vie, et l'incertitude, la plus cruelle des épreuves que l'on puisse imposer à l'enthousiasme.

— L'appel adressé à la milice armée de faux comprend la population mâle de dix-huit à quarante-cinq ans. Mais de jeunes adolescens soutiennent qu'ils ont quelques années de plus, tandis que des hommes de cinquante ans n'en avouent que quarante-cinq, pour avoir le bonheur d'être admis parmi les défenseurs de la patrie.

— Lorsque les paysans des environs de Varsovie viennent au marché avec du blé, des comestibles, etc., on les voit souvent apporter à la caisse des collectes la moitié de leur argent, qui cependant est loin d'être du superflu !

— Les habitans de plusieurs villages ont pris la résolution de ne jamais s'accorder un rafraîchissement quand ils font quelque course à la ville. Les modiques épargnes qui résultent de cette privation ne peuvent apporter

à la cause nationale qu'un bien faible secours; mais de quel dévoûment ne sont-elles pas le gage !

Jamais les recrues n'étaient escortées par des gendarmes. Presque toujours des ménétriers ouvraient la marche; elles donnaient plutôt l'idée d'une fête patriotique que d'un rassemblement de conscrits. Il est arrivé qu'en faisant le dénombrement de ces derniers, on trouvait le double du nombre requis. Un jour surtout, les organisateurs eussent été dans un grand embarras, si les marchands de Varsovie n'avaient offert de fournir eux-mêmes à l'équipement de ces braves surnuméraires. On improvisa ainsi un régiment.

Les femmes de la campagne n'ont pas filé cet hiver: au lieu de se réunir avec leurs fuseaux, elles faisaient de la charpie. « Si nos » maris et nos fils, disaient-elles, chassent » l'étranger; le printemps prochain notre sol » nous donnera bien assez de lin. S'ils sont » vaincus, le pauvre Polonais n'aura besoin » que d'un linceul. »

Un jour que le dictateur assistait à une

revue de la garde nationale, un villageois demanda à lui être présenté. Toute la troupe aperçut avec attendrissement un vieux laboureur, suivi de trois fils, comme lui, déjà portant l'uniforme. Ce vertueux vieillard avait vendu ses bœufs pour que son habillement ne coûtât rien à l'État. Ainsi il donnait à la patrie sa pauvre fortune, sa vie, ses enfans, tout ce qu'il possédait au monde!

Un voyageur rencontre aux environs de Modlin une commune entière de paysans qui chariaient du bois. C'était un dimanche. Surpris, il leur demande si quelqu'un les a engagés à ce travail pour de l'argent. « De l'argent! disent-ils; nous savons bien que le » dimanche est le saint jour du repos. Mais il » faut travailler toute la semaine, et nous » n'avons à donner que nos bras. Nous cha- » rions donc ce bois à Modlin, où il est néces- » saire aux fortifications; nous nous repo- » serons assez la nuit.

On a entendu une paysanne du duché de Posen, dont le fils avait été pris pour soldat, lui adresser ces mémorables paroles en lui

donnant sa bénédiction. « Mon fils, tu vas servir
» dans l'armée de nos ennemis ; si l'on devait
» te faire marcher contre les Polonais, sou-
» viens-toi que ta mère t'a défendu de te battre
» contre tes frères ! »

Peu de jours après le 29 novembre, la ville de Radom fut témoin d'un coup d'œil qui excita autant de surprise que d'intérêt. Deux cents montagnards, la faux à la main, mais d'ailleurs vêtus d'habits qui décelaient cet état de misère qui trop souvent abrutit l'homme, vinrent se présenter à la municipalité en criant gaîment : *Vive la patrie!* Ces pauvres gens n'apportaient pas de riches offrandes, mais une volonté déterminée, un corps endurci aux fatigues, et des cœurs d'or, auxquels la lâcheté et la trahison sont également inconnues. Les habitans de Radom, vivement touchés de leur dénûment, firent sur-le-champ une collecte en leur faveur, pour leur procurer de meilleurs vêtemens. On en fit acheter chez les paysans des environs, qui fournirent tout ce qui était nécessaire, et n'acceptèrent que le quart de la valeur.

Les militaires français qui ont été en Po-

logne se souviennent peut-être encore de la race de nos chevaux de paysans, auxquels ils ont laissé le surnom de *konia*. Un pauvre villageois qui n'avait pour tout bien qu'un petit cheval de cette espèce, suivait un jour la route de Varsovie sur cette précieuse monture. Un gentilhomme de campagne qui se rendait aussi à Varsovie, frappé de l'air préoccupé de son compagnon de voyage, entama avec lui la conversation suivante. « Mon ami, pourquoi » êtes-vous si chagrin ? Je ne suis pas chagrin, » monsieur, au contraire. J'ai entendu dire » que nos soldats avaient besoin de chevaux, » et je viens leur amener mon cheval : l'excel- » lente bête ! — Et pourquoi donc êtes-vous si » pensif, brave homme ? — Monsieur, c'est » que je connais depuis long-temps mon che- » val ; mon cheval, il a toujours travaillé avec » moi, et maintenant je vais travailler seul...... » Mais il ne faut pas regretter ce que l'on » donne à ses frères. — Mon ami, reprit avec » émotion le gentilhomme, ne pourrions-nous » pas faire ensemble un marché ? Veux-tu me » vendre ton cheval ? Je te donnerai 30 écus ; » tu en porteras 15 au dictateur, et pour les » 15 autres, tu peux acheter encore un excel- » lent cheval de labour. »

Le marché fut accepté et conclu avec joie : mais bientôt le paysan courant de toutes ses forces après le gentilhomme. « Monsieur, » lui dit-il, je vous remercie de votre bonté ; » mais, je vous en supplie, reprenez vos 30 » écus. J'ai trouvé une idée encore meilleure » que la vôtre. Je vais aussi me faire soldat ; » ainsi moi et mon cheval nous ne nous sé» parerons plus, et nous servirons ensemble » notre cher pays. »

FRAGMENT IV.

ANCIENNES PROVINCES POLONAISES.

Une mélancolique, mais incontestable vérité, c'est que le malheur qui si souvent s'attache à la vertu est aussi destiné à la faire apprécier ; c'est au malheur qu'il a été donné de révéler les plus nobles qualités de l'âme, la constance, la force, le courage. Quelque admirable spectacle que nous ait offert la Pologne, c'est dans les provinces démembrées de cet antique État que l'amour de la patrie développe toute la grandeur de son caractère. Que sont ces barrières arbitrairement élevées par les passions factices de quelques hommes entre des millions d'hommes qu'unissent des liens indissolubles, des liens que la nature elle-même a cimentés ? Le sen-

timent, la volonté individuelle ne sont pas de vains noms; quoi qu'en dise la politique, ils sont une force et une arme, et quoiqu'ils n'entrent pour rien dans les calculs des diplomates, ils peuvent quelquefois déjouer leurs combinaisons. Eh! qui peut ravir à l'homme une liberté qui ne tend qu'à se dévouer? Menaces, persécutions, dangers, nos frères ont tout bravé, tout sacrifié, pour se réunir à nous. Sans pouvoir encore partager nos espérances, ils s'exposent à des maux certains. Pour défendre nos foyers, ils abandonnent les leurs; ils affrontent la rigueur des lois pour que l'intégrité de notre constitution soit assurée; enfin, ils versent leur sang pour l'indépendance de notre patrie, et ne demandent pas quelle protection cette patrie infortunée pourra un jour leur accorder. Il fallait une situation aussi forte pour donner l'idée d'une grandeur d'âme qui jusqu'ici n'avait pas eu d'exemple.

Tandis qu'un ordre de l'empereur traîne les familles les plus distinguées de la Wolhynie au pied de l'Oural, ces malheureux exilés invoquent le secours du ciel, moins pour leurs propres infortunes que pour cette terre natale à laquelle on les a arrachés. Ils semblent oublier

que nos victoires seront peut-être pour eux le signal d'un éternel exil dans les neiges de la Sibérie, dont ils respirent déjà l'air glacé. D'autres, que la terrible autorité du czar n'a pu retenir, livrant leur fortune à sa vengeance, viennent offrir à la patrie le seul bien qui leur reste, leur sang et leur vie. Sans doute les mesures prises par le gouvernement prussien se distinguent des cruautés exercées par la Russie, autant que les systèmes opposés qui régissent ces deux États. Cependant que l'on ne pense point que les sacrifices de nos concitoyens du duché de Posen, s'ils ont quelque chose de moins tragique, aient été moins douloureux. Là aussi la haine veille, là aussi elle est menaçante; eh! qu'il en coûte au cœur d'un père de famille d'abandonner à ses persécuteurs l'avenir de ce qu'il a de plus cher !

Ce n'est pas un seul ordre de la société qui s'est élevé à ce désintéressement sublime; prêtres, bourgeois, paysans, tout ce qui est Polonais respire le même enthousiasme, et sous un extérieur que comprime une dure nécessité, brûlent des sentimens d'autant plus ardens. Nous avons vu en Pologne l'amour de la patrie prêché du haut des chaires

chrétiennes; dans le grand duché il y a des apôtres non moins éloquens. Une censure inquiète les surveille, leurs sermons subissent un sévère examen. Mais que les entraves inventées par un pouvoir qui n'a pu s'attacher ceux qu'il gouverne sont peu de chose pour quiconque a le courage de les braver! Entraîné par une inspiration irrésistible, on dirait que l'orateur y cède involontairement. Rappelle-t-il l'obligation de l'aumône? c'est à nos compatriotes malheureux et opprimés que nous devons nos premiers secours. Peint-il le tableau d'une vie pure et parfaite? elle attirera sur cette terre qui nous a vus naître les bénédictions du ciel. Ainsi, défiant les vues étroites qui voudraient prescrire des bornes à la pensée et à la parole, un mot est compris, est accueilli avec transport, car ce mot a retenti au fond de tous les cœurs.

Le peuple de Posen remplissant les églises, s'efforçant de fléchir l'Éternel par la prière, offre une analogie frappante avec cette ville de l'antiquité sacrée que le Seigneur avait menacée d'une entière destruction, et dont l'humble douleur trouva grâce devant lui.

Ces rassemblemens, tranquilles et calmes comme l'est une affliction profonde, finirent cependant par éveiller l'attention du gouvernement, et un gendarme fut chargé de se glisser dans la foule pour rendre compte de ce qu'il aurait observé. Admis en la présence de M. de Roeder : « Monsieur le général, dit-il, » jamais je n'oublierai ce qui vient de se pas- » ser à mes yeux. Je suis vieux, et j'ai été sur » plus d'un champ de bataille; je regarderais » plutôt couler le sang d'un œil sec. Ah! M. le » général, si vous aviez vu ce peuple prosterné, » ces femmes, ces enfans levant leurs mains » vers le ciel! De semblables prières doivent » être exaucées.....

— » C'est assez », reprit le général, en essuyant une larme, et il entra dans son appartement.

Mais si un homme sensible n'a pas été indifférent à nos malheurs, que dire de la majorité des Prussiens établis dans le grand duché? Croit-on que la conduite de nos compatriotes ait trouvé des droits à leur admiration? S'agit-il de supériorité d'esprit ou de supériorité de caractère? sans contredit on

n'admire que ce que l'on comprend. Aussi la plupart des Allemands du duché de Posen ne se sont-ils pas élevés au-dessus d'une surprise qui souvent se manifestait avec une ingénuité comique.

« Monsieur, dit un jour un conseiller de » régence à un Polonais, qui, à la veille de » passer en Pologne déguisait encore son » dessein, permettez-moi de vous faire part » de mon étonnement. Comment vos compa» triotes ont-ils pu se décider à une émigra» tion qui tire tellement à conséquence ?

— » Il me semble, monsieur, que les mo» tifs de leur conduite n'ont rien de mysté» rieux. Les Polonais du royaume sont me» nacés de l'invasion des Russes. Ils se sont » lancés dans une carrière glorieuse, mais » environnée de périls. Pourrions-nous être » insensibles à leur sort ?

— » Sans doute, sans doute ; mais cependant » des pères de famille se jeter dans une expé» dition aussi aventureuse ! Encore si c'étaient » de jeunes étourdis : mais je connais plusieurs » de ces messieurs. M. C..., par exemple, est » un homme sensé et réfléchi ; ses établisse-

» mens ruraux étaient réellement admirables,
» et le voilà qui abandonne tout pour courir
» après quoi ? Il faut qu'il ait entrevu quelque
» avantage, quelque chance heureuse ; sans
» cela, il n'aurait pas compromis des entre-
» prises florissantes. Je voudrais qu'on me
» montrât cette certitude de succès, là où je
» ne vois que difficultés et obstacles. »

— « Je commence à craindre, monsieur,
» que nous ayons de la peine à nous enten-
» dre; pardonnez-moi donc une comparaison.
» Vous nous jugez comme vous jugeriez un
» banquier qui s'expose imprudemment à une
» faillite, et, sans contredit, il y a sagesse de
» songer à soi. Mais vous avez aussi fait une
» espèce d'émigration en venant dans notre
» pays.

— « Oh! monsieur, j'avais en vue le bien-
» être de ma famille.

— » Fort bien, c'est cela même que je vou-
» lais dire. N'est-ce pas que si on vous offrait
» un emploi dans les provinces rhénanes, vous
» ne balanceriez pas à vous y transporter?

— » Il est vrai que les provinces rhénanes
» sont un pays d'or, et en comparaison le
» grand duché...

— N'est qu'une chétive ressource. Enfin, » nous commençons à voir les choses sous le » même point de vue. Eh bien! monsieur, vos » émigrations ont eu jusqu'ici pour motif vo» tre avantage personnel; les Polonais ne son» gent qu'à sacrifier le leur; il est clair que » pour être du même avis, il faut commencer » par nous mettre en dehors de nos opinions, » et moi-même, je ne trouve point la chose fa» cile. Que croyez-vous que fassent à Varsovie » ceux qui s'y sont rendus à travers tant de pé» rils? Pensez-vous qu'ils briguent des places, » des distinctions? Non, non, ils ont passé » d'une vie aisée à celle de simple soldat; ils » n'ont pas voulu qu'une ombre d'ambition » pût obscurcir leur dévoûment. Vous con» naissez le comte D....., vous savez qu'il est héritier d'un nom illustre et d'une fortune » considérable.

— » En effet, la terre de K... est l'une des » plus fertiles des environs, et j'ai toujours » pensé qu'avec une bonne administration, » elle ne pouvait manquer de rapporter un » fort beau revenu.

— » Eh bien! on a vu à Varsovie le comte D... » remplir lui-même toutes les obligations d'un

» soldat. Ce qu'il avait d'argent comptant, il » l'a distribué à d'autres volontaires, et on l'a » vu nettoyer gaîment l'écurie, panser son » cheval.

— » Il faut avouer que ce que vous me dites » là est extraordinaire, surprenant..., et même » admirable! »

Dans cet endroit de la conversation, un tiers vint interrompre les deux interlocuteurs. Je ne répondrais pas que le conseiller de régence ***, parvenu au bout de la rue, et rêvant encore à ce qu'il venait d'entendre, ne soit retombé dans la clarté logique de ses raisonnemens.

A côté de l'émigration en masse des propriétaires de terre en état de porter les armes, il en est une qui a fait une visible sensation. M. Marcinkowski, jeune médecin, s'était attiré une considération générale, autant par ses lumières dans la pratique de son art que par cet amour sublime de l'humanité qui est l'apanage de quelques âmes supérieures. Dans l'âge où les plaisirs de la vie ont tant de charme, on le vit renoncer à tous ses agrémens, s'ac-

corder à peine le repos indispensable; en un mot, ne vivre que pour répandre des bienfaits. Au sortir de la maison opulente où sa réputation le faisait appeler, il allait déposer dans la cabane du pauvre le fruit de son travail. Sa porte, toujours ouverte aux malheureux, ne se fermait jamais pour lui laisser un instant de loisir; les heures mêmes de ses repas dépendaient des courts intervalles où il n'avait pas un être souffrant à consoler, et lorsqu'un ami lui faisait quelque observation sur l'excès de cet oubli de soi-même, M. Marcinkowski répondait: *Le temps du pauvre est plus précieux que le mien.*

Choisi pour être médecin d'un hospice de sœurs de la Charité, il accepta avec joie une place dont les devoirs étaient si bien en harmonie avec ses sentimens. On concevra aisément que nul salaire ne fut accepté par M. Marcinkowski; son zèle semblait multiplier ses moyens. Il assura une partie de ses revenus à ce respectable établissement; et qu'est cela auprès de ces bienfaits plus précieux que l'or que sait répandre une âme compatissante; ces touchantes consolations qui,

plus que les remèdes physiques, contribuent à rendre un infortuné à l'espoir de la vie! L'amour de la patrie était la seule passion de cette âme noble. A peine la nouvelle des événemens de Varsovie est-elle parvenue à Posen, que le docteur prend une résolution aussi subite qu'irrévocable. Il dépendait d'une autorité civile et militaire, il lui adresse aussitôt la lettre suivante :

« Je demande à être dégagé des obligations
» qui me retiennent ici; je n'en connais
» point de plus sacrée que celle de me dévouer
» à ma patrie, qui, dans cet instant, appelle
» aux armes tous ses fils. Lorsque cette lettre
» sera parvenue à son adresse, je serai déjà
« loin et sur la route glorieuse dont aucun
» pouvoir humain ne saurait me détourner. »

Le départ subit du docteur fut un événement pour la ville de Posen. Que de voix se réunirent pour appeler la protection divine sur lui et sur la cause qu'il venait d'embrasser! Mais rien n'est à comparer au désespoir des malades de l'hospice; leurs cris, leurs sanglots faisaient retentir les voûtes des salles,

et le chapelain fut obligé de leur adresser un discours où il leur rappelait que l'Éternel est le premier protecteur du pauvre et de l'orphelin. Mais, tandis que cette scène attendrissante venait d'émouvoir tous les cœurs, quelle fut l'unique observation de ceux qui, en attendant, recevaient l'éloquente et laconique épître de M. Marcinkowski. *En vérité, cela n'est pas si surprenant; cet homme-là a toujours eu quelque chose de singulier.* Plaignons ceux pour qui la supériorité et la grandeur d'âme ne sont que de la singularité.

L'abbé Loga ne tarda pas à exciter à son tour la surprise des autorités prussiennes, en suivant cet exemple avec non moins d'éclat. Ce jeune ecclésiastique occupait avec distinction la place de professeur de religion au lycée de Posen. L'aménité de ses manières, l'intérêt nouveau qu'il savait répandre sur les vérités antiques de la religion, fixaient l'esprit mobile de ses jeunes auditeurs et lui assuraient leur attachement et leur respect. L'abbé Loga, malgré sa jeunesse, remplissait avec dignité les devoirs austères de son état. Pour la première fois, en apprenant quelle

révolution avait changé la destinée de son pays, on l'aperçut morne et pensif : *Oui*, dit-il enfin, *c'est par l'enthousiasme que je saurai être utile à ma patrie*. A l'instant il se démet de sa place, vole en Pologne, et la croix à la main on voit un prêtre inconnu prêcher de village en village la croisade patriotique. La simplicité patriarcale du peuple polonais le rend susceptible d'un invincible entraînement lorsqu'on lui parle au nom du Dieu de ses pères, lorsqu'on l'appelle à la défense de cette terre sous laquelle repose la cendre des aïeux. Une foule de villageois environne le pélerin, et de toutes parts il entend s'élever le cri : *Aux armes! aux armes! que l'on nous donne des armes!*

Il est dans le récit des vertus mâles d'un citoyen quelque chose qui élève et ennoblit l'âme; mais, lorsque c'est la jeunesse ou l'enfance qui déjà déploient ce grand caractère, l'admiration se confond avec un indéfinissable sentiment d'attendrissement et d'intérêt. Il serait difficile de décrire l'influence immense que la révolution actuelle a exercée sur les facultés intellectuelles et morales de la jeu-

nesse polonaise. J'ai parlé d'un héros de quatorze ans; sa touchante exaltation, ses exploits n'appartiennent plus aux exceptions. Il n'y a pas un étudiant du lycée de Posen dont on ne puisse citer un mot, une action remarquable. Depuis long-temps les bancs des classes sont déserts ou occupés par des enfans. C'est dans les rangs de l'armée polonaise qu'il faut chercher la jeunesse du grand-duché.

J'offre ici, comme un exemple de l'esprit qui anime cette intéressante jeunesse, l'histoire d'un jeune écolier. Mon récit ne peut avoir l'attrait piquant d'un roman; il sera vulgaire et simple comme le positif de la vie; mais une mère ne le lira pas avec indifférence.

Parmi les enfans d'une famille nombreuse et tendrement unie, deux frères, Kasimir et Stanislas, l'un âgé de seize ans, l'autre de quatorze, faisaient la joie de leurs parens par les qualités précoces du cœur et de l'esprit. Cette supériorité les rapprochait chaque jour davantage, et bientôt ils devinrent le modèle d'une amitié dont la délicatesse et le dévoûment auraient pu faire honneur à l'âge mûr. Depuis quelque temps, l'aîné de la famille,

Léon, venait de passer en Pologne; on le savait heureusement parvenu auprès de ses compatriotes; M. et madame K.... commencèrent à observer dans la physionomie et même dans la santé de Kasimir un changement alarmant. Stanislas lui-même ignorait la cause de cette mélancolie secrète. Un jour que Kasimir était resté seul avec un *ami de treize ans*, vivement pressé de rompre le silence: « Oh! Félix, » s'écria-t-il en se jetant à son cou, pouvez-» vous me demander le sujet de ma douleur? » Léon combat peut-être déjà pour l'indépen-» dance de la Pologne, et moi, je suis encore » ici!.... Mon parti est pris, il est irrévocable; » mais à mon âge, si je demandais le consen-» tement de mes parens, pourrais-je l'obtenir? » Pour la première fois de ma vie, il faut » donc que je dissimule, que je me taise, » même avec Stanislas. Pauvre enfant! il vou-» drait me suivre sans en avoir la force; que » deviendrait-il, que deviendrait ma mère?

— » Mais avez-vous songé à toutes les diffi-» cultés d'une pareille entreprise, à l'argent » qui vous est nécessaire? Vos parens sont si » bons, ils vous aiment tant; à votre place je » prendrais quelques écus dans le secrétaire,

» dont on vous laisse la clef; puis je leur de-
» manderais pardon avec tant de soumission!
» Ils vous en voudraient bien plus d'être parti
» d'une manière si imprudente.

— Qu'osez-vous me proposer ? Moi, je tou-
» cherais à un argent qui ne m'appartient pas,
» fût-ce même celui de mon père! De quel
» front oserais-je me placer ensuite parmi les
» les défenseurs de la patrie! Oh! je dois être
» pur, comme la cause pour laquelle je ver-
» serai mon sang.

— » Mais vous avez une garderobe bien mon-
» tée, quelques bijoux; vendez-en une partie.

— » Taisez-vous, Félix, ne me tentez pas.
» Tout cela n'est pas à moi. Je veux prouver
» à mes parens toute l'étendue de mon res-
» pect, lorsque je suis assez malheureux pour
» ne pouvoir pas leur ouvrir mon cœur. Je
» ne vous demande qu'une grâce : lorsqu'on
» se sera aperçu de mon absence, lorsqu'on
» commencera à être inquiet, remettez cette
» lettre à mon père, et consolez Stanislas.

— Je vous le jure! Mais que deviendrez-
» vous, à votre âge, avec une santé délicate,
» sans argent, sans appui ?

— La Providence veillera sur moi; elle veille

» sur la Pologne; elle a déjà fait des miracles! »
Félix se montra digne de cette touchante confidence. Il sut se taire, et il procura même à son ami un léger secours en faisant pour lui parmi les écoliers de sa classe une collecte.

Le lendemain, long-temps avant le lever du soleil, Kasimir était déjà sur le chemin de Kalisz. Voici ce que contenait la lettre que Félix remit à M. et madame K... En la traduisant, j'ai cru ne devoir altérer en rien, ni l'ingénuité des sentimens, ni l'imagination fantastique d'un jeune homme de seize ans.

« Chers et dignes parens,

» Un rayon d'espoir et de bonheur vient d'ap-
» paraître aux yeux des Polonais. La trom-
» pette de la liberté les reveille du sommeil de
» l'esclavage, l'aigle blanc brise et rejette les
» fers de la Russie, et nous entendons au fond
» de nos cœurs une voix qui dit : L'heure de
» la vengeance a sonné; aux armes, enfans de
» la Pologne, aux armes! repoussez l'agres-
» seur, terrassez vos tyrans! Mes compatriotes
» ne sont pas restés sourds à cette voix, aussi
» puissante que celle de la conscience. Plus
» sensibles à l'amour de la patrie qu'à tout

» autre, ils ont abandonné leurs femmes,
» leurs enfans, et peut-être à l'instant où j'écris,
» opposent-ils déjà aux traits de l'ennemi un
» rempart de leurs corps. Et moi jusqu'ici,
» uniquement voué à l'étude, mon unique
» pensée est aussi devenue la délivrance de la
» Pologne. A son tour mon heure a sonné!
» J'y ai réfléchi, oh! long-temps réfléchi. Res-
» terai-je auprès de mes parens si chers, si
» respectables; volerai-je au secours de cette
» patrie qui m'est plus chère encore? Ah! la
» voix de cette patrie abattue par tant de mal-
» heurs a été plus forte que toute autre con-
» sidération. Toutes mes idées se sont confon-
» dues dans un seul vœu: mourir pour sa
» gloire et son indépendance...... J'ai eu bien
» des obstacles à vaincre. Vous quitter, ô
» mes parens bien aimés, vous déplaire peut-
» être! Je ne parlerai pas, après une semblable
» douleur, de la vie aisée à laquelle vos bontés
» m'avaient accoutumé, si je ne savais que sans
» doute vous craindrez pour moi les intempé-
» ries de la saison et les fatigues d'une guerre
» meurtrière. Ne tremblez pas pour ma santé;
» une volonté ferme peut tout supporter.
» Loin de trembler, je vois s'ouvrir devant

» moi un avenir de bonheur. Et vous aussi, » ne serez-vous pas heureux, lorsque vous » pourrez vous dire : Nous avons donné le jour » à des enfans qui ont aimé leur patrie.

» Supposons que mes sentimens aient pu » être différens de ceux qui font battre mon » cœur. Oh ! quelle honte pour vous! quelle » ignominie pour moi! Aurais-je pu vivre dans » le mépris qui me serait dû? Epargnez-moi » donc votre courroux, vertueux, incompara- » bles parens! Ai-je en effet mérité votre co- » lère, à moins que je n'aie été assez malheu- » reux pour l'exciter par mon silence? Hélas! » je savais que vous diriez, *il est trop jeune*; » je savais que votre tendresse, ingénieuse en » défaites, me trouverait trop délicat, trop peu » accoutumé à une vie rude; que peut-être » vous m'eussiez opposé les soins que vous » donnâtes à mon éducation, maintenant inter- » rompue; que mes progrès même se tour- » neraient contre moi. Faibles considérations » dans l'époque décisive où nous sommes. Ne » sais-je pas que pendant la révolution fran- » çaise un enfant de quatorze ans s'est dis- » tingué par des prodiges de valeur, et moi » qui compte quelques années de plus, ne

» dois-je pas voler à la défense du pays qui
» m'a vu naître? Pardonnez-moi donc, mes
» chers parens; recevez mes adieux, un
» éternel adieu peut-être! Cette idée même n'a
» rien de lugubre à mes yeux: mourir pour la
» cause que je vais défendre, n'est-ce point une
» mort douce et glorieuse! Non, je ne reculerai
» pas devant les baïonnettes russes; je me
» précipiterai au-devant de la pique du sau-
» vage Cosaque; mon bras aidera à repousser
» ces hordes dont la présence souille notre
» sol natal. Et si je péris; si mes compatriotes,
» écrasés par une force brutale, meurent,
» alors plus d'une larme d'admiration et de
» regret arrosera nos cendres. La tombe qui
» couvrira nos ossemens sera honorée et pai-
» sible.

» Adieu donc encore une fois, mes parens,
» mes frères, mes sœurs, mes amis! Oh! par-
» donnez à votre fils! Votre bénédiction est le
» seul héritage avec lequel il a voulu quitter
» la maison paternelle. »

Je n'entreprendrai point de décrire l'impression que cette lettre produisit sur un cœur paternel, l'émotion qu'éprouva la sensibilité

d'une mère. Peu de jours après, les parens de Kasimir reçurent une seconde missive, où il leur donnait des nouvelles en ces termes :

« Oh ! mes chers parens, pourriez-vous en-
» core me refuser votre approbation, je suis
» au faîte du bonheur, je suis soldat polo-
» nais ! L'épée avec laquelle je dois combattre
» nos oppresseurs est déjà à mon côté : écou-
» tez comment je suis parvenu au comble de
» mes vœux. Je ne parlerai plus des sentimens
» que j'ai éprouvés, lorsqu'après avoir fixé un
» dernier regard sur la maison où je vous avais
» laissés où restaient mes frères, mes sœurs,
» Stanislas, je me jetai dans la voiture prépa-
» rée pour notre fuite. J'avais trois compa-
» gnons, tous à peu près de mon âge. Nous
» gardions un profond silence et arrivâmes à
» G., où nous devions passer la nuit, encore
» perdus dans nos réflexions. Il fallait éviter
» d'attirer sur nous la curiosité. Nous frap-
» pâmes à la porte d'une petite cabane ; une
» vieille femme se hâta d'ouvrir : elle fut un
» peu surprise de la jeunesse des voyageurs ;
» mais elle mit un empressement d'autant plus
» maternel à nous héberger. Cependant ses

» moyens ne répondaient pas à son hospita-
» lité; mais que nous fûmes heureux de re-
» poser dès la première nuit sur le lit du sol-
» dat! La dure et le froid ne nous ont fait
» aucun mal, je vous assure, et les peines de
» la veille semblaient s'être endormies avec le
» sommeil de la nuit. De grand matin nous
» nous hâtâmes de continuer notre voyage;
» il fut heureux; Dieu veillait sur nous, et au
» jour tombant nous n'étions plus qu'à deux
» milles de la frontière du duché. Alors il fallut
» mettre pied à terre. Un guide marchait de-
» vant nous. La nuit était nébuleuse, la neige
» tourbillonnait autour de nous avec violence.
» Enfin le vent cessa de mugir, et nous pen-
» sions avoir moins de difficultés à marcher,
» lorsque nous nous aperçûmes tout à coup
» qu'une vaste étendue d'eau intercepait le
» chemin de traverse que nous avions à sui-
» vre. Était-ce un marais, un lac? Le guide
» lui-même n'en avait aucune connaissance.
» Il nous suppliait de revenir sur nos pas.
» Mais la crainte affreuse de rencontrer une
» patrouille prussienne nous rendit insensi-
» bles à tout ce qu'il put nous dire. Dans cet
» instant, il n'existait, il n'y avait pour nous

» qu'un seul danger. Nous laissâmes le pauvre » garçon se tordre les bras et nous reprocher » notre témérité. *Tout pour la patrie!* tel fut » le mot prononcé à voix basse qui acheva de » nous décider. Tous ensemble nous marchâ- » mes en avant; l'eau ne monta que jusqu'à » notre ceinture. Voilà comme les difficultés » disparaissent devant ceux qu'elles n'arrêtent » pas; ce n'était qu'un débordement occa- » sioné par la fonte des neiges, et lorsque » nous eûmes atteint l'autre bord, ô mes » parens, nous étions sur le sol de la Pologne! » Pour la première fois de notre vie nous » aperçûmes *l'aigle blanc.* A cette vue, nous » nous jetâmes à genoux sur la terre libre de » nos ancêtres. Ah! cet emblême fut bien » choisi par Lech! Nos pères lui sont res- » tés fidèles par leur conduite sans tache, et » l'aigle son rival, cet aigle que, depuis » que j'ai appris à penser, je ne regardai » jamais que d'un œil sombre, cet aigle est » noir comme la trahison de l'État auquel » il sert de devise. Mon père, là où il n'y » a que des Polonais sans mélange avec l'é- » tranger, on est comme au milieu d'un peu- » ple de frères. Si le temps ne m'était devenu

» précieux, je vous dirais quel accueil hospi-
» talier on nous a fait partout où nous nous
» présentions; comme on pourvoyait à nos
» besoins, à notre santé même; ma tendre
» mère ne m'eût pas donné plus de soins.
» Arrivés à Konin, nous nous présentâmes
» à M. le capitaine Braun. Après m'avoir eu
» examiné, il parut assez satisfait; il m'en-
» gagea comme sergent dans le troisième ré-
» giment de ligne. On m'a donné un uniforme
» gros-bleu et cramoisi avec un galon d'argent
» au collet. La cocarde polonaise brille sur mon
» front et sur mon épée! Elle ne me quittera
» jamais! Le 18 [1], notre régiment doit se met-
» tre en marche sur Varsovie; je verrai donc
» notre ancienne, notre superbe capitale! Que
» je suis heureux! Il me semble que je suis
» devenu meilleur, que tout ce qui est noble
» et grand a redoublé d'attrait pour mon
» cœur. Ah! du moins ce cœur reconnaissant
» n'a jamais eu pour vous, chers et dignes
» parens, plus de respect, ni un attachement
» plus tendre »

Tandis que la famille assemblée lisait à haute voix cette lettre, madame K., essuyant

(1) février 1831.

ses larmes, leva les yeux sur Stanislas. Il était immobile et pâle ; sa physionomie portait l'empreinte de la douleur plutôt que celle de l'attendrissement. Sûr de n'avoir pas été remarqué, il se retire dans la chambre voisine ; une demi-heure se passe, et il ne revient pas. Madame K., dont l'âme avait déjà depuis quelque temps éprouvé tant de secousses, se lève pour le suivre. A peine a-t-elle fait un pas dans la chambre de Stanislas, qu'elle pousse un cri douloureux. On accourt : Stanislas était à ses pieds ; mais un sabre, jeté sur le parquet, était auprès de lui. « Mon fils ! s'écrie madame K., encore tremblante, par quelle imprudence insensée as-tu porté l'effroi dans mon cœur ! Ne t'ai-je pas trouvé étendu comme sans vie, et ce sabre, oh ! je frissonne encore ? il était dans ta main ! — Ma mère ! ma mère ! pardonnez-moi, je ne suis coupable d'aucun crime ; mais je ne puis vivre si l'on me retient. Ce sabre est l'unique objet de mes souhaits ; chaque jour je l'arrose de mes larmes. Comme Kosciuszko, je prie Dieu de me permettre de combattre pour la patrie !..... Si vous me retenez, si vous me défendez de suivre Kasimir, j'obéirai, mais mon obéissance me coûtera la vie. »

Stanislas, relevé par ses parens, et serré dans leurs bras, reçut l'assurance que ses vœux seraient accomplis.

A l'instant où j'achève l'histoire des deux frères Polonais, on m'annonce que le moment est venu où ce manuscrit, avec toute son incohérence et ses imperfections, doit prendre le chemin de la France. Je pose ma plume ;...... je la pose en disant un éternel adieu à tout ce qui désormais ressemblerait à un travail littéraire. M'abandonnant à cette franchise à laquelle l'habitude du style épistolaire entraîne aisément une femme, j'ose adresser encore un mot aux lecteurs. Je ne veux réclamer l'indulgence ni pour moi, ni pour ces pages, qui, écrites sous l'inspiration du sentiment, y auraient peut-être quelque droit ; je me hâte de dire moi-même que des fragmens superficiels et décousus ne peuvent peindre dignement ni les hommes, ni l'époque à laquelle ils se rattachent. Que l'on n'envisage donc pas cette brochure, tracée à la hâte, comme un tableau propre à donner une juste idée de la Pologne et des Polonais : que l'auteur soit jugé avec la sévérité qui lui est due, afin que ceux auxquels j'ai consacré de trop faibles moyens sortent plus glorieux de cette

épreuve. La révolution de Pologne, comme tout ce qui est élevé, donnera un nouvel essor à l'esprit humain. Elle a créé des héros, développé un génie militaire; elle aura son historien, ses biographes, son poète. Ce que j'ai fait n'est que pour satisfaire au premier besoin du moment, en attendant *davantage*, surtout en attendant *mieux* [1]. Souvent rompu par des émotions déchirantes, le fil de mon travail n'a été renoué qu'avec effort, et l'effort n'échappe jamais à un coup d'œil exercé. Souvent l'abattement de mon esprit passait jusqu'à mon style....... Ma voix n'est que le dernier son de l'écho....... Mais il faut finir ou plutôt m'interrompre. Mille obstacles, plus d'un danger m'environnent. Par-dessus tout, le temps presse; car ce manuscrit ne peut parvenir à sa destination qu'à travers une terre ennemie dont les agens, aussi malveillans que celui de la fable, ne seront pas, je l'espère, plus clairvoyans.

(1) Une société dont les membres prêtent serment à la vérité historique, s'occupent à recueillir tous les traits de patriotisme et de bravoure qui méritent de passer à la postérité.

FIN.